

Jean Lezan

NO PASARAN

FRANCS TIREURS PARTISANS FRANÇAIS

DU MAQUIS DE NISTOS

récit rédigé en 1985
édité par Irène et Jacques Ravary

PREFACE

Sous le régime de Vichy, dès 1941, trois instituteurs Haut-Pyrénéens sont révoqués à cause de leurs idées non-conformistes : Jean Lezan a l'honneur d'être l'un de ceux-là...

Il s'engage très tôt dans la Résistance. La lutte contre l'occupant hitlérien le conduit, avec les maquis F.T.P.F. du plateau de Lannemezan, jusqu'à la libération de Toulouse.

En 1985, âgé alors de 83 ans, il décide d'œuvrer pour la « Mémoire » en écrivant ce récit, qui n'est ni un roman, ni une œuvre littéraire, mais simplement un recueil de souvenirs de guerre qu'il nous donne dans un ordre parfois un peu bousculé...

Il est alors le premier Président du Groupe Espérantiste Périgourdin, créé en 1983. Il a appris l'espéranto dès 1930, alors qu'il occupe un poste d'enseignant à Tanger.

C'est à ce titre que nous avons fait sa connaissance, alors que depuis longtemps à la retraite, il s'adonnait à sa passion pour les roses et les abeilles. Il nous confia alors la mise en forme de son manuscrit.

Irène et Jacques R.

La débâcle

On était en droit de s'interroger : est-elle donc finie, la France ?

Nous avons chuté si brutalement au fond de l'abîme, un vrai vertige. En sortirions-nous jamais ?

J'étais mobilisé à Bordeaux (service auxiliaire) caserne Pelleport. J'ai été ainsi un témoin de l'exode, de cette lamentable débâcle civile et militaire. Un torrent disparate roulant ses flots désespérés du nord au sud. J'assistais à l'arrivée du Gouvernement.

Pour faire place aux éminences gouvernementales on vous jeta dans la rue la clientèle des hôtels constellés. L'équipe Pétain-Laval devait être casée en premier lieu, non ? Quelle cohue, quel déferlement indescriptible sur ce vieux Pont de Pierre, le seul pont bordelais à l'époque. Des autos ! Beaucoup d'autos d'abord. Des autos militaires surtout...

Ces tractions noires, que nous avions vues quelques mois auparavant, s'en revenaient pleines de galonnés ! Quelquefois la famille y était entier. Rien n'y manquait : depuis la belle-mère irascible jusqu'au caniche parfumé ! Comment expliquer cette débâcle motorisée d'officiers, la plupart de haut grade ? Qu'avaient-ils donc fait de leurs troupes ?...

Tant de képis dorés dans les rues de Bordeaux, cela ne s'était jamais vu ! Bientôt, très discrètement, ces rutilants officiers furent invités à prendre tenue moins voyante, la civile. Même de remplacer le képi par un calot beaucoup moins sujet à commentaires...

Il y avait également « multe » généraux ! Les feuilles de chêne en or couronnaient des têtes illustres à Bordeaux.

Ainsi le général Huntziger fit inscrire à notre cantine un de ses ordonnances qui semblait particulièrement attaché à la personne d'un superbe cocker noir, digne d'un pedigree illustre.

Puis nous arriva en personne le général Georges. Il commandait la place du Palais Bourbon. Un général très sympathique. Plus tard, je devais apprendre qu'à travers les Pyrénées, il avait rejoint les « Forces Françaises Libres ». Mais ce jour là, il venait seulement faire inscrire son fidèle ordonnance. On lui tendit une fiche à remplir. Il écrivit donc : « vouloir bien éberger mon ordonnance, le deuxième classe Lesbros ». Il signa et sortit... Je remarquais – déformation professionnelle – que le général avait oublié dans son stylo... le « h » de héberger. Je dis : « le général doit être partisan de l'orthographe phonétique ; ça n'a d'ailleurs aucune gravité »...

Cela nous divertit un court instant ! Je me liais ensuite avec Lesbros « pays » et ordonnance du général Georges. Il avait donc « guerroyé » au Palais Bourbon ; ça n'était pas désagréable... Même ce Cupidon vous avait conquis de haute lutte la femme d'un honorable questeur, du moins il me le raconta...

Après la guerre, tu la reverras. Qui sait, peut-être même seras-tu questeur ?

Questeur ? Comment le serais-je ?... Je n'ai même pas le « certif » ! Je savais qu'il devait y avoir un examen du CEP. Dans une école voisine. Je persuadais Lesbros de tenter sa chance. Il le fit ; mais le jour de l'examen, quand le candidat de dernière heure revint, je remarquais tout de suite qu'il n'avait pas figure de vainqueur.

- Alors, ça s'est bien passé ?
- Couçi couça, me répondit-il, un tantinet désabusé.
- Des questions difficiles ? Sans doute la dictée, que tu avais l'air de redouter un peu ?
- Justement, je n'ai pas trouvé difficile la dictée. Par contre, en « histoire nat. » on nous avait donné à dessiner... la mâchoire d'un lapin ! Je n'ai pas vu... J'ai donc fait des dents... de scie...

Et de joindre le geste expressif à la parole !

- En histoire, on nous a posé une question biscornue : « Quand avons-nous été amis ou ennemis des Anglais ? » Que me fallait-il répondre ?
- Tu aurais dû, au moins, leur parler d'une certaine guerre qui dura Cent ans ! c'est quelque chose, cent ans de guerre, non ? Tu aurais bien trouvé quelque chose à dire ? Surtout qu'il était question de Jeanne d'Arc...
- Eh bien, je leur ai mis : « Amis ou ennemis, les Anglais nous ont toujours foutu dans le pétrin ! (sic).

Je lui dis en souriant :

-Oui, peut-être...mais ne sais-tu pas que toutes les vérités ne sont pas, toujours, bonnes à dire ?

Donc, Lesbros, ne fut pas jugé digne de ce modeste parchemin...

Le lendemain, il ne vint pas à la cantine. Il revint le surlendemain, dans la soirée.

Entre temps, Bordeaux avait été bombardé, de nuit, par l'aviation allemande. Un bombardement d'intimidation. Il fit tout de même, nous dit-on, une centaine de victimes. Ces bombes sifflantes eurent un gros effet démoralisateur. Beaucoup de bordelais, la nuit suivante, décampèrent de la Cité. Mais les avions ne revinrent plus.

Par contre, Lesbros, lui, réapparut !

- Mais où étais-tu donc passé, hier ? Le bombardement...
- Le bombardement ? Il ne pouvait pas nous atteindre...Nous étions partis à Pau.

Encore une énigme, quarante six ans après.

Pourquoi ce déplacement de nos... « feuilles de chêne » ? Était-ce un hasard ? Ou alors, quelle voyante extra-lucide les aurait-elle informés du bombardement...

Puis les Allemands traversèrent la Garonne sur le Pont de Pierre, autos mitrailleuses, camions, tanks, motos avec, comme trophée, un casque anglais. (Une psychologie opportuniste avait sans doute motivé le choix du casque ?)

Ces vainqueurs, très jeunes, chantaient joyeusement les mélodies de Lily Marlène...Les stukas, ensuite, dans un fracas assourdissant, rasèrent les toits de la ville. Nous observions, impuissants, choqués par ce coup de massue soudain !

D'autres, les futurs « kollabos », acceptaient l'événement comme un fait heureux. Hitler allait mettre les choses en ordre !

Finies les grèves, les occupations d'usines...Le Capital au Pouvoir !

Et l'on dira que ces femmes de la haute bourgeoisie bordelaise accueillirent dans leurs luxueux salons les officiers supérieurs hitlériens, avec fleurs et champagne !

Impossible ? Je vais vous fournir un exemple éloquent. Quelques semaines avant la défaite, un de nos gradés nous disait : « L'Allemagne, cette fois, doit être détruite jusqu'au dernier des Allemands ». Je me risquais avec une ironie feinte :

-Mais comment procéder ?

Et lui, sans une ombre d'hésitation :

-La France, l'Angleterre, l'Amérique ont suffisamment de bateaux pour charger ces « salopards » puis, au milieu de l'Atlantique, plouf ! dans l'eau comme des chiots !

Pas difficile, non, mais encore fallait-il y penser !

Un beau jour, les Allemands à Bordeaux, une Peugeot rouge pénétra dans la caserne Pelleport. Il y avait des officiers vert-de-gris !...Quelle ne fut pas notre surprise ! L'inventeur du génocide par noyade interposée, spontanément, s'avance et, dans un garde à vous impeccable salue les arrivants...puis leur offre ses services pour leur faire visiter la cité.

Au retour, glorieux comme un dindon qui fait la roue, ne nous disait-il pas :

-Ainsi, j'ai eu l'honneur de conduire ces messieurs à travers la ville. Ce sont des gens extrêmement courtois.

Donc, plus question de les noyer comme de vulgaires cabots. Voilà un exemple. Voilà très certainement, une graine de « kollabo » qui a dû s'épanouir, allègrement, pendant quatre ans. Ensuite, aura-t-il viré avec armes et bagages, vraisemblablement, dans le camp Gaullien. Cette époque – houleuse – connut une riche floraison de caméléons, en tous genres !

J'ai déjà relaté la spectaculaire arrivée d'officiers supérieurs à Bordeaux. Je n'ai pas le droit de passer sous silence l'arrivée, plus tardive – elles n'étaient pas motorisées, elles ! – des troupes rescapées. Ces soldats affamés, quelques uns les pieds en sang, pitoyables. Sans consulter les propriétaires – les miennes en premier – je fis à ces malheureux une large distribution des pantoufles de ma chambrée. Ils arrivaient à pied. Quelques uns sur un méchant vélo. Les vélos s'entassèrent au fond de la cour. Les soldats, après un rapide casse-croûte, étaient dirigés sur le camp de Souge. Ainsi, les Allemands, quelques jours après, n'eurent aucune difficulté pour se saisir de vingt mille prisonniers...supplémentaires !

Tout comme ils s'emparèrent d'énormes quantités de sucre, de café, de chaussures, entassées dans les magasins militaires...

Mais, avant leur arrivée, il était impossible d'obtenir une seule paire de godillots...quand on était deuxième classe. Par contre, les galonnés se « sucraient », en sucre, en café, et seuls les emballages leur manquaient. C'était une corrida après les sacs toile ou papier.

Là aussi, il ya eu des responsables, des félons !

Comme ils avaient donc raison les prisonniers d'un stalag d'avoir écrit en capitales :

« Nous n'avons pas été battus, nous avons été vendus !!!

En effet, leur colonel leur avait fait briquer les canons...Dans la nuit, ce colonel s'était volatilisé. Les canons et les artilleurs encerclés et capturés à l'aube !

On décida enfin de démobiliser la garnison. Il était temps ! Un seul bureau fut ouvert. Un seul ! Très vite il y eut une queue d'une longueur désespérante...Chaque postulant, en plus de son livret, s'était chargé de ceux de nombreux camarades...

Je savais qu'il n'y avait plus qu'un seul train de marchandises roulant dans la soirée, sur Tarbes. Puis le piège allemand se refermerait. Alors nous fîmes de l'auto-démobilisation ! On recopia le texte inscrit sur les livrets régularisés. Les tampons ne manquaient pas. En route, vite à la gare ! On bouscula...

Finalement, hissés sur une plate-forme inconfortable...Mais la liberté est toujours confortable. En ce train à bestiaux, combien étions-nous entassés dans le plus beau des désordres ? Et ces longs arrêts inexplicables, en pleine nuit, dans la forêt landaise, puis ensuite après Morxens ?

Vraiment, pas gai ce retour dans nos foyers ! On discutait peu. Chacun se sentait angoissé... Quel avenir serait le nôtre ? Celui de la France ? Celui de l'Europe ? Sous la botte hitlérienne, quel sombre écrasement ! Ce que nous étions, quelques uns, à avoir pressenti au temps de Munich, dépassé, archi-dépassé...

A Tarbes, vers midi, on nous offrit une croûte. Depuis l'autre midi, cela faisait long...

Dans la soirée, je frappais à la porte de ma sœur, fort surprise de me voir là, à cette heure tardive.

Elle n'avait, naturellement, aucune nouvelle de son mari et elle était en pleurs. Je la consolais de mon mieux, lui disant que vraisemblablement il faisait partie de quelque immense cohorte de prisonniers, dirigés vers quelque camp d'Allemagne. (le mot « stalag » était alors ignoré des français).

Les deux gamins dormaient profondément : ils ne réalisaient pas. Ma mère, elle, s'était levée. Elle était dépassée par l'événement tragique et soudain ! Elle avait, cependant, vécu plus

terrible encore de 1914 à 1918... Cette cruelle guerre avait fauché vingt six jeunes gens du village. Parmi eux son propre frère, le meilleur des frères... capitaine de tirailleurs sénégalais... C'est tout dire !

Le lendemain, je leur empruntais un vélo pour atteindre enfin, à trente kilomètres de là, ma demeure, ma famille. J'étais vêtu d'un treillis d'un bleu passablement dégradé... Peu de circulation sur la route. Je pédalais comme l'eût fait un automate... Cependant « la folle du logis » vagabondait, la bride sur le cou, et mes pensées étaient plutôt moroses...

Aux abords de Mauléon-Magnoac, d'assez loin, j'apercevais sur la place un rassemblement. Que se passait-il ? J'étais intrigué... Plus proche, je vois que ce sont des soldats, puis quelques gradés... Un général !!! Oui, un général et... qui m'interpelle avec quelque rigueur :

-Halte ! Vous ne savez pas saluer ?

-Je suis démobilisé...

-Alors, ces effets militaires ? (Et il pointe vers mon treillis élimé un index éloquent !)

-Je ne pouvais tout de même pas revenir... tout nu ?

Je n'attends pas la réaction du général, j'appuie sur les pédales et me faufile à travers ces militaires déroutés.

Ce sont des choses, pensais-je, qui n'arrivent qu'à toi !

En effet, rencontrer, à cet endroit et à ce moment, un vieux général en déroute et qui reste si pointilleux « sur les marques extérieures de respect », passe encore un adjudant corse et rempli, chaud partisan « du petit doigt sur la couture du pantalon »...

Un général, ça dépassait la mesure, non ? Fallait-il en rire ou en pleurer ? N'étais-je pas, par hasard, tombé sur le général Baderne ? Nous avons bien les généraux Gamelin et Revers, aux noms si prédestinés !

Soudain, je ne sais comme, une lumière se fit en moi, et, subitement, je découvris au brav' général, forcené du salut militaire, des circonstances éminemment atténuantes. Voyez plutôt : il n'avait pas abandonné ses hommes, lui. C'était capital à mes yeux. Il était mieux, beaucoup mieux que tant d'autres...

Ainsi je pense, encore, que j'ai eu tort de ne pas saluer le général ! Même devais-je le saluer... bien bas, non ?

*

* *

Le pain amer **ou questions sans réponses**

Les officiers traîtres ou plus souvent incapables étaient légion parmi ceux qui se débandèrent, oubliant leurs soldats, mais n'oubliant pas d'emplir réservoirs et jerricanes des tractions avant qui leur permirent de brûler Limoges et de gagner Bordeaux, puis Vichy.

Personne ne leur demanda des comptes. Aucune enquête. Aucun des millions de malheureux prisonniers ne fut invité à donner son témoignage sur la désertion du colonel ! Aucun.

Ces messieurs rangèrent leurs uniformes et ajoutèrent quelques boules de naphthaline (contre les mites, il faut prévoir). On attendit la fin des événements A Vichy, le Maréchal leur offrit parfois des sinécures. Ils purent encore bomber le torse et exiger le salut militaire des subordonnés. Rien ou peu de chose de changé. Surtout pas la solde.

J'anticipe : des prévoyants, plus tard, bien plus tard, sentant le vent tourner, flairèrent du côté de la Résistance. Ils avaient hâte de tirer le bel uniforme de la naphthaline. Ces « naphthalinars », comme nous les appelions. – Vous savez maintenant pourquoi ? – Toute

règle comporte des exceptions, mais la majorité... Peu brillants en 1940, les « quarantars » ayant repris du service dans la Résistance sont à l'origine de pas mal de désastres : Vercors, Meilhan dans notre région, et maints autres endroits. Comment cela ? tout simplement parce que ces « illustres » stratèges confondaient guerre et guérilla. Ils étaient donc pour les « maquis de masse » ; nous, les FTPF, leur opposions les « masses de maquis », vraies boules insaisissables de mercure, harcelant sans cesse et partout l'ennemi en d'innombrables embuscades... Nous étions peu vulnérables et nos pertes infimes, le plus souvent.

Par contre, ces messieurs installaient à demeure de forts contingents. On campait ! La position était décrétée inexpugnable par ces tacticiens de génie jusqu'au jour où les Allemands y mettaient le paquet ! Et ce furent des désastres entiers comme, je le répète, celui du Vercors, et bien d'autres, dont celui de Meilhan, chez nous. Des jeunes gens courageux furent ainsi massacrés sauvagement par un ennemi plus nombreux, et surtout infiniment mieux armé. C'étaient les maquis de masse !... Personne, là non plus, n'a ouvert d'enquête. Mais le colonel est devenu général. En France, on brime celui qui sonne le tocsin, mais on décore... l'incendiaire !

Une question encore à débattre et qui, tout comme les autres, ne le sera jamais très certainement... Je veux parler des parachutages desquels étaient systématiquement éloignés les FTPF. Le colonel Hilaire de l'I.S n'avait-il pas répondu : « Je ne fournis pas des armes à mes ennemis ». Sans commentaires...

Par contre ces messieurs, les attentistes du jour J et de l'heure H, bénéficiaient de nombreux parachutages. Nous, on était ... l'ennemi ! Donc exclus, désarmés. Et il n'était pas seulement Haut-Pyrénéen cet ostracisme ; il était général, dans toute la France... Et les responsables n'ont jamais été appelés à explication... Les armes dont nous étions affamés étaient enterrées, cachées dans les greniers à foin, mises « en conserve » jusqu'au jour où la Gestapo, la milice, mettaient leur grappin dessus. C'était affligeant ! Mais aucun de ces parachutistes étoilés n'enterrait le « colis confort » riche en denrées introuvables, en tabac et en billets de banque made in USA.

Au moment de l'échange des billets, plus tard, par de Gaulle, ces messieurs craignirent un instant pour leur « santé ». Ne firent-ils pas passer, par l'intermédiaire d'amis complaisants, une partie de leurs « devises »... tombées du ciel ? Ils commirent une grosse erreur ! Le général ne suspecta aucun de ces billets. Tous furent échangés sans question. Ainsi telle belle demoiselle y gagna une cuisinière électrique !...

Ainsi les parachutages furent, pour beaucoup, une manne céleste. Ainsi soit-il.

*
* *

Révoqué !

Au tout début, je fus un des trois instituteurs hauts-pyrénéens révoqués par un certain breton, Inspecteur d'Académie parachuté par Vichy. Il se nommait André Le Gal. Dès son arrivée, il nous fit un véritable prêche sur... l'existence de Dieu ! L'évêque de Lourdes n'aurait pas fait mieux ! Et l'Inquisition de se mettre en marche !

J'avais repris ma classe début octobre. Mais je sentais l'orage ce jour-là... Mes gosses – une école mixte – étaient en rang pour la rentrée. Il était quatorze heures. Un jour assombri

d'automne. Ma femme, qui enseignait au village voisin, arrive à bicyclette...Je fus surpris. Mais je ne fus pas long à comprendre. Elle avait un visage inhabituel. Elle m'embrassa...et me tendit un papier : « Tu es révoqué » me dit-elle. Il y avait deux jours que la guillotine sèche avait été déclenchée. Les PTT lambinaient à l'époque. J'avais donc travaillé deux jours en trop !...Je fis entrer les enfants. Je les aimais bien, et ils me le rendaient.

- « Mes petits, on m'interdit de vous faire la classe. Un autre maître viendra demain. Je vous demande de bien travailler et de bien vous conduire, comme vous l'avez fait avec moi. Présentez mes amitiés à vos parents... »

Je leur serrai la main. J'embrassai les plus petits. Je rassemblai mes livres. Les enfants ne voulaient pas me quitter. Beaucoup pleuraient.

- « Monsieur, nous voulons vous porter les livres. Nous voulons vous accompagner jusqu'à votre maison »...

C'était une fillette, Elyse, une blondinette fort intelligente et ma meilleure candidate...si je n'avais pas été interdit ...

Et nous voilà partis, comme en promenade. Mais sans bavardage. Avec la tristesse d'un enterrement pris au sérieux. Le cantonnier balayait des feuilles automnales tombées près du canal :

- « Alors, en promenade ?

- Pas tout à fait...Si vous avez de l'embauche demain, je suis votre homme ». Il en resta éberlué...

- « Qu'est-ce qui se passe ?

- Je suis révoqué...

- Ah ! Les salauds ! » Ce fut spontané.

Convoqué à l'Inspection Académique, Le Gal m'avertit « charitablement » qu'il me conseillait fortement de rester tranquille sous peine de camp de concentration !

Ce jour-là, j'effectuais les premiers contacts avec des amis tarbais.

Le Gal obtint du galon !...

A la Libération un dossier fut constitué par les victimes du pieux breton. J'y versais ma documentation, mon témoignage plutôt ! Hélas, ce Monsieur « maréchal nous voilà » comme tant d'autres, double jeu après Stalingrad, beaucoup plus tard sans doute, avait progressivement tourné casaque. Mieux, joué sur les deux tableaux...Comment donc inquiéter ce « résistant » de la dernière heure ? Aussi le nomma t'on Inspecteur Général !!!

C'était lui donner du galon ! Non ?

Tant pis pour les victimes des Le Gal et Cie...Ils n'ont qu'à dormir en paix, fusillés par la Gestapo, par la milice, par les G.M.R...N'ont-ils pas une pierre archi-modeste avec leurs noms à demi effacés et quelques fleurs flétries que le vent aigre disperse ?...

Et les autres, ceux des camps de la mort hitlérienne ? Grand a été leur calvaire !...Une minorité infime de treillis rayés, tragiques, a échappé à la mort infâme...Ils sont revenus ces rescapés de l'enfer nazi. Ils meurent peu à peu, les uns après les autres. Leurs dénonciateurs, leurs bourreaux atroces, tout ce beau monde a échappé, pour la plupart, à la justice qui aurait dû les saisir à la gorge ! Même le général SS qui brûla femmes et enfants dans l'église d'Oradour-sur-Glane et fusilla tous les hommes est mort dans son lit.

Certainement pourvu des sacrements de Dieu et de l'Eglise !

1940 – 1941 – Stupeur !

Donc au commencement, lorsque la France fut trahie, écrasée sous la botte germanique, j'ai cru un instant que c'était la fin des fins. Il y avait de quoi se sentir découragé, démoralisé.

Ainsi, il m'arrivait de me rencontrer à Tarbes avec quelque « éducateur » dont l'extrême souplesse de l'échine avait fait un serviteur démonstratif de la sacro-sainte nouvelle devise « Travail, Famille, Patrie ». Bien vite, je m'apercevais que je lui faisais l'effet d'un dangereux pestiféré avec lequel il ne fallait pas se compromettre ! Vite, il gagnait l'autre trottoir. C'en était écœurant ... Par contre, à la Libération, ces rampants venaient, avec quel cynisme, se jeter dans nos jambes ! Sans doute, comme leur Maréchal, s'imaginaient-ils que nous avions la mémoire courte ? Un des plus répugnants y récolta une vigoureuse paire de gifles ! Et ce fut une femme, révoquée comme moi, qui la lui administra ! Plus de quarante ans après je te dis : « Bravo, Berthe Auzon ».

A ce début le pays était assommé, muet, soupçonneux. On contrôlait sagement ses paroles. Surtout lorsqu'on avait comme interlocuteur tel porteur de béret basque piqué de la fameuse francisque ! Les curés, avec toute la droite, exultaient. Ils contrôlaient dans les écoles le lever des couleurs. Ils battaient la mesure à l'hymne nouveau « Maréchal nous voilà »...

La « gueuse » gisait, assassinée. Et ils pensaient qu'elle ne ressusciterait jamais plus, que la Restauration et ses lois scélérates, victorieusement, ressurgissait ! Qui n'allait pas à l'église était dénoncé en chaire. Au bûcher le mécréant ! C'était un rétro moyenâgeux. Je l'ai observé de près d'autant mieux que celui qui me dénonça à la Gestapo portait soutane !

*
* *

Résistants ? Pourquoi ?

Pour des motifs simples et clairs : **la libération de notre pays**. Mais tous les Résistants ne furent pas identiquement motivés. Ils n'empruntèrent pas tous les mêmes chemins. Parmi les différentes catégories résistantes, nous paraissent les plus dignes d'intérêt celles qui n'attendirent ni le débarquement en Afrique, ni celui de Normandie, mais pour lesquelles suffirent l'affront de l'invasion, l'humiliation faite à notre pays, à notre peuple, par l'occupant hitlérien. Et par ses laquais encore plus détestables, ceux de Vichy, les « kollaborateurs ».

Ce fut donc le sentiment patriotique et lui seul qui nous jeta dans le combat.

Rien cependant ne semblait prédestiner la majorité d'entre nous à assumer pareil rôle. En effet n'avions-nous pas été éduqués sous le signe de la fraternité internationale, doublée de pacifisme souvent intégral ?

Beaucoup étaient antimilitaristes, objecteurs de conscience. Aucun ne nourrissait la moindre haine contre le peuple allemand.

Par contre, il est nécessaire de constater – et selon moi, cela n'a jamais été suffisamment souligné – qu'à l'inverse presque tous les droitiers, tous les ultranationalistes, les chauvins héréditaires, les barons de De La Roque et de Charles Maurras, ceux qui dénonçaient sans arrêt le danger allemand, la perfidie germanique, l'hypocrisie teutonnes, tous ces professeurs de patriotisme échevelé, dès les premiers jours de l'occupation, se vautrèrent avec bonheur dans la boue de la « Kollaboration ».

Tout proche de ces traîtres avoués, il y avait des hésitants, des attentistes, des timorés, des caméléons, des double-jeu. Les grandes administrations, civiles ou militaires, regorgeaient de « naphthalinards » et autres résistants en « peau de caméléon ».

C'est donc la classe ouvrière et la classe paysanne qui fournirent à la Résistance ses gros bataillons de choc, l'appui patriotique sous toutes ses formes. François Mauriac devait le reconnaître, écrivant ces lignes pertinentes : « **La classe ouvrière seule a été dans sa masse fidèle à la patrie profanée** ».

A juste raison nous pensions que la dignité de la personne était mortellement menacée par l'hitlérisme déshumanisé...

A juste raison, nous étions et nous restons convaincus qu'il n'y a pas de dignité sans Liberté. Pas de Liberté sous l'oppression. Nous sommes pour tout ce qui est grand dans l'homme et contre tout ce qui est dégradant et vil.

Avec Maxime Gorki, nous voulions que « **Homme soit un nom qui sonne fier** » !

Et c'est parce que les hordes nazies écrasaient sous leurs lourdes bottes cette lumineuse figure de l'homme véritable que nous, pacifistes, avons été les premiers à prendre les armes, les premiers au combat de la Libération Nationale.

En conclusion, nous fûmes résistants dès la conscience du malheur national, sans exemple dans l'histoire. D'autres le devinrent...progressivement. La peur de se « mouiller », toujours. De risquer sa situation, surtout sa vie. Après tout, c'est humain...Les héros et les saints sont rares, affirme t'on...

*
* *

Aller au peuple !

Révoqué, je reçus trois témoignages de solidarité et d'amitié qui, tout particulièrement, m'allèrent droit au cœur. Deux collègues d'abord. L'un du Maroc, Hubert Samson, qui m'offrit cent mille francs pour acheter une fermette. Une autre, camarade institutrice, en Saône-et-Loire, Germaine Thomas m'offrit justement une des deux petites fermettes qui lui appartenaient. Enfin Bertrand Dupuy n'y alla pas par quatre chemins :

- « On t'a f...à la porte ; il fallait s'y attendre ! Mais tout cela ne durera pas ! En attendant il faut vivre. J'ai à te proposer quelque chose...Qui ne risque rien n'a rien ! »

Puis il me regarda, souriant : « Sais-tu que je suis, comme qui dirait, l'inventeur de l'abattage clandestin ? » Et de me raconter ses exploits. Beaucoup prêtaient à rire. Ainsi :

- L'autre soir, j'ai envoyé mon beau-frère à Montréjeau avec plus de vingt kilos de viande sur le porte-bagage...

- Et si on l'avait arrêté ?

- Naturellement, j'avais prévu. Je lui avais dit : « Si les gendarmes t'arrêtent, dis que tu portes cette viande à la baronne de Lassus. Elle en a besoin. Ses filles font la première communion ! »

- Drôle. Comment savais-tu ?

- Je n'en savais rien. Seulement qu'une première communion avait lieu à Montréjeau. Si la baronne a des filles qui participent, je l'ignorais. Seulement je savais que l'explication réussirait et que rien ne serait contrôlé à notre époque où église et château sont terriblement côtés...en Bourse !...

Mais, étant si peu commerçant de nature, comment le marché noir aurait-il pu me séduire ? Tout de même, tant qu'il a vécu, j'ai été l'ami reconnaissant de Bertrand Dupuy qui m'aida d'ailleurs plus tard, plus que par la participation qu'il m'offrit ce jour-là. C'est lorsque on a sa tête mise à prix, que la Gestapo est à vos trousses, qu'il est dangereux de vous abriter sous leur toit que l'on reconnaît les amis véritables. Bertrand Dupuy fut mon ami jusque dans cette épreuve-là.

Ainsi, je me défendis assez facilement. Les prisonniers innombrables avaient privé la terre de ses meilleurs artisans. Fils de paysans, je participais bénévolement aux travaux des champs, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Bien entendu on me payait « en nature » avec poulets, lapins, œufs... Vendanges, fenaison, moisson, battages, je ne rechignais pas à l'ouvrage.

Puis cela me mettait en contact avec les paysans. Au début ils étaient timorés, prudents jusqu'à l'extrême, vivant une vie intérieure et ne s'extériorisaient pas avec le premier venu. Beaucoup avaient participé à la guerre 1914-1918. Il ne fut pas difficile de me lier avec eux, de faire vibrer la corde patriotique. Puis les bouches et les cœurs s'ouvrirent. On me fit confiance. La confiance règne aussi entre villageois. Les maires de deux communes me confièrent le secrétariat de la mairie. Ce fut encore là une aide bienveillante, même si elle fut modique. Je participais donc : on avait confiance. Les réquisitions étaient impopulaires : j'exploitais ce ressentiment !

- « On ne va pas, tout de même, travailler dur, crever de faim et passer nos veaux, nos volailles, aux boches, »

Alors on tua un veau chaque semaine. On le partagea avec justice ; le prix fut modéré. Nul ne dénonça personne. Tout se passa très bien. Fraternellement.

D'ailleurs les déclarations de mes deux mairies n'avaient rien de glorieux ! Comme le paysan genevois dont parle Jean-Jacques Rousseau, nous cachions notre butin et nos déclarations de récoltes étaient drôlement minimisées... Notre tactique, d'ailleurs, devait peu à peu gagner du terrain et tous les maires, comme nous, freinaient l'expédition des récoltes vers le Grand Reich hitlérien. C'était une façon de résister !

*
* *

Plantat et le maquis de Nistos

O Francs Tireurs, allez, traversez les halliers,
passez les torrents, profitez de l'ombre et du crépuscule,
serpentez dans les ravins, glissez-vous,
rampez, ajustez, tirez, exterminatez l'invasion.
Défendez la France avec héroïsme.
Soyez terribles, ô patriotes !

Victor Hugo

Plantat ? C'était un homme petit, trapu, très brun. Des yeux pleins de douceur et qui souriaient avec bonhomie, avec une grande gentillesse. Il avait une famille nombreuse à nourrir. Il était boulanger à Saint-Laurent de Neste. Membre du Parti Communiste français, il n'avait jamais baissé les bras.

- « Les allemands sont arrivés à cinquante kilomètres à l'heure ? Je te le dis, Jean, ils repartiront à cent ! »

Joseph Plantat, aux moustaches « à la Staline », comme nous le taquinions, nous affirmait cela au moment où tant de français sombraient dans le désespoir...Il a eu raison, en définitive.

Hélas, il n'aura pas vu cette victoire qu'il avait tant de fois prédite. Il devait être fusillé par les Allemands en août 1944.

Lorsque j'appris la nouvelle : « Les Allemands ont fusillé un boulanger à Saint-Laurent, je devinais, hélas, qui avait été tué ! La confirmation de mon pressentiment ne devait pas tarder. Elle me déchira le cœur. Il était donc mort ce camarade si joyeux, si vaillant, au courage si grand ? Jamais plus on n'entendrait sa voix gouailleuse et l'on ne verrait plus ses bons yeux pleins de douceur. Jamais plus...

D'un courage tranquille, s'il était confiant dans la victoire finale, il savait bien qu'elle ne tomberait pas du ciel, qu'il faudrait l'arracher avec « du sang et des larmes »...Il n'était donc pas un de ces résistants « en salive », pourfendeurs d'Allemands en vase clos...

Plantat avait acheté une exploitation forestière au Haut Nistos. C'est ainsi que se constitua le premier maquis pyrénéen, sans doute. Une grange, une bergerie abrita, d'abord, une poignée de proscrits.

Un parisien, Tonin, dirigea le groupe, un certain temps du moins. Plantat, aux aurores, allumait son gazogène et montait péniblement à Nistos, apportant du ravitaillement à ses ouvriers et...aux autres. C'était risqué, très. Cependant cela dura deux ans au moins. Bientôt, de toute la région, de nuit, furent acheminées chez Plantat pommes de terre, haricots, vivres divers, vêtements lainages surtout (des femmes tricotaient, inlassables...) Mais furent acheminées des armes...ces armes tant souhaitées et que seuls détenaient les gens de l'I.S. et de l'A.S., deux sigles étroitement liés, exclusifs profiteurs de parachutages divers...Il y avait aussi des armes dans cette « manne » tombée du ciel. Des armes modernes que les FTP convoitaient ardemment...

Ces armes, on les cachait plus ou moins bien. Pour ces messieurs « du colis confort » et autres prébendes ; les armes étaient pour le moins gênantes, dangereuses...Ce fut à l'origine une vraie source de conflits cruels, amers...Prospecter les « caches » et prendre les « trésors » nous paraissait, non seulement un droit, mais un devoir. Mieux valait en effet armer des Français contre l'Allemand, que d'armer l'Allemand contre les Français ! La Gestapo et la milice découvrirent de nombreuses armes. Les attentistes étaient les réels responsables du fait. Plus que tous Plantat s'indignait quand il apprenait ces faits négatifs, entièrement préjudiciables pour la résistance. Combien de fois l'avais-je entendu justement fulminer :

- Ah ! Les vaches, pourvu qu'ils se saisissent d'argent, de tabac et d'autres denrées introuvables aujourd'hui, ça leur permet de passer de bons moments. Rien ne leur fait défaut...C'est tout ce qui les intéresse. Les fusils ? Ils ont trop peur de se brûler les doigts. C'est plutôt gênant, les armes, encombrantes...

Bien sûr, Plantat n'était pas aimé par ces héros en chambre. Tel agent double n'avait-il pas prédit le sort qui serait celui de Plantat ? Ce personnage, nageur en eaux troubles, devait d'ailleurs se hâter de disparaître à la Libération...Beaucoup pensent qu'il n'avait pas été étranger au coup de main des Allemands contre Saint-Laurent de Neste, cette action ennemie qui coûta la vie à cet homme exemplaire, Joseph Plantat. De beaux salauds toujours et partout, impunis toujours.

Le bon boulanger Plantat donnait du pain non seulement aux maquisards de Nistos, mais à tous les pauvres gens en difficulté. Ainsi, ma femme et mon fils séjournèrent plus de trois mois dans une « cache » qu'il connaissait. Ils ne manquèrent pas de pain. Quand je voulus régler ma dette, il s'indigna :

- « Je donne du pain aux maquisards. Je puis en donner à la femme et au fils d'un maquisard. »

Un modeste monument commémoratif se dresse à l'entrée du bourg. Passant, recueille-toi !

Joseph Plantat était un homme au grand cœur , un patriote véritable. Un martyr, un héros de la Résistance Française. Mort pour la France, ce premier Résistant – dans les actes – de cette région pyrénéenne qu'il mobilisa et illustra.

*
* *

Maquis de Nistos – suite

Il fut l'œuvre de Joseph Plantat. Puis il fut adopté et soutenu par les patriotes de Nistos. En premier lieu, l'instituteur Lucien Rumeau et sa femme. Ils écrivirent une brochure. Elle relate, très objectivement, la vie de ce premier maquis haut-pyrénéen. Les Rumeau furent de précieux intermédiaires entre le maquis FTP et la population paysanne du village. Et ce ne fut pas sans risques ! Entre autres, le meunier de Nistos, « Chichon » fut déporté. Il n'est jamais revenu.

L'hiver est rigoureux, en montagne particulièrement. Les gars couchaient au-dessus de la cuisine, dans le foin. Ils avaient bien quelques méchantes couvertures. En bas, on allumait du feu dans une cheminée sommaire. La fumée, bientôt, piquait les yeux. J'étais là-haut, un jour, avec deux autres amis « cyclistes » comme moi. Et la route était enneigée, la bise glaciale mordait le lobe de nos oreilles. Au pont, nous avons serré la main à la sentinelle. Elle nous connaissait. Nous emportions trois ou quatre bouteilles d'eau-de-vie que j'avais récupéré dans le Magnoac. La « gnôle » était la bienvenue par ces jours de glace. Mais elle devait nous servir à quelque chose d'imprévu... Déjà, depuis quelques minutes, nous causions d'actualités avec le responsable du maquis « Nestor ». Il était né e Algérie où résidaient ses parents. Il faisait ses études à la faculté de médecine à Toulouse. C'est ainsi qu'il avait échoué, je ne sais comment, au maquis de Nistos. Jeune, alerte, un beau visage avec des yeux noirs, très doux. Donc nous discussions. Les autres, pour la plupart, fourbissaient leurs précieuses armes. Subitement, je vois une flamme, puis dans le même temps une détonation ébranle la cabane... Nestor pâlit et sautille sur une jambe :

-« Je suis touché » dit-il...

L'explication n'était pas difficile : manipulée, une mitraillette « Sten », ce dangereux article de bazar, le coup était parti...

La blessure n'était pas grave. La balle avait traversé la jambe de Nestor. Et c'est lui-même, en sa qualité d'étudiant en médecine, qui commande les soins. Désinfection avec l'eau-de-vie. Pansement. Mais Nestor ne pouvait rester là. Il fallait un docteur. Lequel ? Beaucoup étaient Vichyssois. Alors, on pense à un docteur, socialiste avant guerre. On pédale. Quinze bornes. Pour nous entendre dire : « Impossible. J'ai l'auto en panne ». Vérité ? Prétexe ? Il ne songea toujours pas à trouver une autre solution. Il nous ferma la porte au nez. Nous étions à Montréjeau, grognant. Que faire ? Puis on songe au brave docteur Baratgin, maire de Lannemezan, et qui, courageusement, collabore avec la Résistance. Donc, quinze kilomètres encore par les routes abruptes et enneigées du Plateau. Je me charge seul de la démarche. Je fus payé de mes peines. Monsieur Baratgin, qui me connaissait, devina de suite que j'allais le mettre à contribution : « J'irai, me dit-il ». Je lui indiquai l'endroit précis du contact. Son auto n'était jamais en panne. Pour la Résistance surtout. Il partit donc à Nistos. Même qu'il transporta Nestor à Labarthe chez un de ses amis, le docteur Noo.

Brave docteur ! Emprisonné finalement à la prison Saint-Michel, les Résistants le libérèrent. Il le méritait bien !

Nestor finit sa convalescence dans la maison de ma sœur où il fut choyé. On garde de lui un profond souvenir...Disparu ce cœur vaillant ! Et bêtement ! Encore par une « Sten » ! Un accident stupide encore ! Dans les bois fourrés, on marche en colonne. Celui qui est derrière Nestor accroche sa mitraillette à une branche. Le coup part, et Nestor est tué ! A ce moment, il avait quitté Nistos, et il commandait un détachement FTP dans le Lot-et-Garonne...

Au maquis de Nistos il y avait Popol Chastelain, conseiller général et maire de Tarbes, membre du Comité Central du Parti Communiste Français (décédé ce jour – 1984).

Il y avait aussi les dynamiques frères Bordes de Montréjeau, agents de liaison intrépides et infatigables. Et d'autres...D'autres dont j'ai oublié les noms. Des vaillants. Des amis de partout ravitaillaient ce maquis.

Plantat, je l'ai dit, acheminait ces dons les plus divers, là-haut, au pied du « nez de Louis XIV, ou de « Napoléon », selon la préférence historique du regardant. Le sucre aussi - introuvable - était une denrée précieuse. Ce fut un jour faste pour moi lorsque Madame Matejcek de Montréjeau (brasserie Hiel) me donna une vingtaine de kilos de sucre. Je ne perdis pas de temps pour les acheminer, grâce à Plantat, au maquis de Nistos ! Je jubilais...cette excellente femme est restée, depuis ce jour, ma meilleure amie. Nous avons été trois fois en Tchécoslovaquie leur rendre visite. Et ces amis de la France sont inoubliables !

Nous égrenons là-bas de nombreux souvenirs. Un, par exemple, que je ne saurais ne pas raconter. A ce moment, un détachement allemand occupait le château de Valmirande, près de Montréjeau. Ils portaient l'uniforme, mais la plupart étaient Polonais. Madame Matejcek, grâce à sa langue maternelle, comprenait et se faisait comprendre des Polonais. Ceux-ci, incorporés de force, auraient voulu gagner le large, se joindre à la Résistance française. Ils proposaient de quitter de nuit le château de Valmirande avec deux camions et armes...C'était trop beau ! Moi aussi, je soupçonnais un instant la provocation. Madame Matejcek (Madame Manuel) y avait également songé, mais l'expérience de ces hommes, à travers les conversations qu'elle avait eu avec eux, ne lui laissait aucun doute : ils voulaient échapper à l'ennemi et le combattre avec nous. Ce contingent inattendu, je le destinai au maquis de Nistos...

Hélas, le maquis fut attaqué par de grandes forces de miliciens et d'Allemands...Les gars, pour éviter l'encerclement, se dispersèrent dans la montagne. En même temps, une opération fut lancée contre les Résistants Lannemezanais. Le docteur Baratgin, Duffau et d'autres furent arrêtés, torturés. Ducasse et quelques autres furent massacrés. Bien plus tard, on devait trouver leurs corps mutilés dans un charnier ;

Que faire ? Je savais qu'il s'était monté un maquis régenté par l'A.S. Il s'était intitulé « Maquis de Saint-Bertrand ». le responsable – du moins le disait-il – dirigeait « pacifiquement » le C.C. de Montréjeau. Je me risquais à lui soumettre la chose. Il promettait toujours. Il promit encore. Quelques jours après, il me fit savoir que les Polonais seraient attendus à trois heures du matin près du pont de Labroquère...

Eh bien, les Polonais furent exacts au rendez-vous. Les Français...avaient oublié, sans doute ? Les Polonais revinrent à Valmirande, et l'histoire raconte qu'ils furent arrêtés et fusillés dans l'Hérault, pendant la retraite allemande.

Je ne commente pas. Les héros et les saints, je l'ai déjà dit, sont rares, même...à Saint-Bertrand de Comminges !

Peu à peu, le maquis de Nistos accrût ses effectifs, puis s'arma. Des « armes en conserves » s'envolèrent vers Nistos au grand dam de ces messieurs les attentistes...Ces armes « piquées » dans quelque « cache » (sous terre, dans du foin...) étaient les bienvenues. Les indicateurs, parfois, avaient participé au parachutage. Ils avaient été seulement outrés du

procédé. On leur avait seulement donné deux paquets de cigarettes ! Le reste leur était passé sous le nez...

Ils savaient aussi que Nistos se morfondait sans armes. Alors, comprenant, ils agissaient. C'était notre « intelligence en service » comme je disais souvent.

Le maquis de Nistos était « légendaire » ! De partout, on l'exagérait. A Saint-Gaudens, au foirail, il me fut donné d'écouter une discussion à propos de lui...5000 disait l'un, et d'autres renchérisaient : 10 000, 20 000... Et surarmés ! Tout juste si on ne leur attribuait pas des avions dernier modèle et des terrains d'atterrissage...de montagne !

Je me gardais de modifier le sentiment.

Un autre jour, j'avais rencontré à Tarbes, au quartier de l'arsenal, un camarade alsacien-lorrain d'origine. Nous avons pénétré dans un « bistro » familial et commandé deux « apéritifs des chiffonniers ». C'est ainsi qu'on appelle, à Tarbes, le vin blanc sec Gersois... C'était juin. Le patron ajouta une soucoupe pleine de cerises appétissantes. Elles furent les bienvenues ! A ce moment pénétrèrent dans l'établissement deux officiers allemands sanglés dans leur uniforme vert-de-gris. Nous étions au comptoir. Les voilà qui s'installent près de nous. Et ces deux « enzymes gloutons » de s'emparer de la soucoupe et des cerises ! Non contents de cette razzia, les deux conquistadores, narquois, nous crachent à la figure les noyaux ! C'était du teuton pur made in Germany ! Nous nous contentâmes de feindre l'indifférence. Puis, ces messieurs, de dialoguer en leur langue gutturale. Je ne connais pas l'allemand, mais je m'apercevais de leur animation. Mon ami comprenait, lui, parfaitement. Nous payâmes, nous sortîmes. Mon compagnon devait me dire :

-« Ont-ils dû flairer quelque chose en toi » ?

- « ? »

-« Ils ont justement parlé de l'embuscade de la côte de Capvern. Selon eux, des milliers de terroristes peupleraient la montagne. Mais ils vont bientôt les anéantir...à ce qu'ils disent !...

Ainsi les Allemands, harcelés en maints endroits, ne pouvaient croire que c'était l'action d'une poignée de gars résolus, à l'héroïsme inlassable !

Et ces gars n'attaquaient pas seulement les convois ennemis, mais démolissaient les lignes électriques de haute tension. Si bien que bientôt on vit reflourir des trains à vapeur, poussifs, avec leur longue tignasse de fumée brune !...

Puis, les voies ferrées sabotées, ces trains déraillaient. Leur cargaison volée à nos paysans ne réussissait pas à atteindre les armées prises dans l'étau russe.

Les citernes d'eau, survivant encore dans les gares, comme à Capvern, furent plastiquées. Toujours par les guérilléros de Nistos !

C'était de longues marches à faire, aller et retour, par les sentiers rugueux de la montagne...

Le froid était si intense que leurs mains collaient à la poignée métallique du pauvre cabanon d'accueil. Les camarades avaient préparé, avec notre précieuse eau-de-vie, des grogs bienfaisants. Ça n'était pas du camping joyeux, le maquis de Nistos, l'hiver surtout ! ce n'étaient pas des dandys qui vivaient là-haut. C'étaient des héros authentiques : on ne le dira jamais assez. Et tout ne finit pas en août 1944, puisqu'ils montèrent, « ces va nu-pieds superbes », se battre encore à Jonzac et ailleurs...

Quand on dit qu'ils furent, nos maquisards de partout, les meilleurs fils de France !

*

* *

Maquis de Castelnau Magnoac – Boulogne sur Gesse

A Castelnau Magnoac, le 6 juin 1944, deux détachements armés se révélèrent. Notre groupe FTPF, organisé par Jean Morère, Maury, Bergougnan et moi. Puis le groupe du Corps Franc Pomies, capitaine Soules et le lieutenant Miegerville.

Ce dernier était gendarme à Castelnau Magnoac. Ses informations nous avaient été, souvent, très précieuses. Entre autres, lorsque la gendarmerie vint perquisitionner mon domicile, à Pouy. J'étais accusé de transport d'armes. C'était vrai...mais peu avouable...Le chef de gendarmerie, hautement « kollabo » n'osa pas me faire arrêter. La fin fut même comique. N'ayant rien glané, il me dit :

- « Je vois bien que je ne tirerai rien de vous... »

Puis d'un geste machinal, il ouvrit alors le Buffet !

Je lui dis alors, pince sans rire :

- « Le buffet est vide. C'est le temps des vaches maigres. Rien...et surtout pas de mitraillettes... »

- « Vous en avez vu des mitraillettes, » dit-il brusquement.

- « Parbleu ! Oui, j'en ai vu... »

- « Où donc ? »

- « Devant le cinéma à Boulogne, hier. Même que l'on m'a dit que cette mitraillette, reproduite sur l'affiche était...soviétique ! »

On n'insista pas. Le chef était beaucoup moins certain de la victoire d'Hitler et des amis d'Hitler. Il en resta là. (Je devais savoir plus tard qu'il avait donné l'ordre aux deux gendarmes laissés dans la cour de me tirer dessus dans le cas où je prendrais le large). Plus tard, il partait en Indochine, lui aussi, sans doute, pour « casser du Viet »...selon l'expression de l'époque !

Donc le 6 juin au soir nous étions, les deux groupes rassemblés à la ferme Minvielle, à l'écart de Castelnau Magnoac, sur la route d'Auch, en plein bois. Ambiance très fraternelle. Chacun connaissait l'autre. Bergougnan (tué en Algérie, mort douteuse...) avait amené avec lui un contingent important de jeunes venus de Chellan, dans le Gers. Maury avait mobilisé Puntous et ses environs. J'avais prospecté les environs de Boulogne sur Gesse.

J'étais surtout fier des deux frères Escoubas, hardis et intelligents. L'aîné fut notre fusil mitrailleur, sans jamais céder l'arme pesante à nul autre, jusqu'au bout, jusqu'à sa mort, hélas. Nous devions être une cinquantaine autour de la lourde table, sous les poutres enfumées de la ferme. On buvait ferme. On chantait aussi en chœur. La Marseillaise et l'Internationale s'élevaient sans doute pour la première et la dernière fois...La vieille demeure devait être, un mois après, brûlée par les Allemands !

La nuit était fort avancée quand chaque groupe se dirigea vers la position qui lui était assignée. Nous, les FTP, on s'orienta vers le sommet de la côte de la Bouscarre, cette route qui relie Castelnau Magnoac et Boulogne sur Gesse. Dans la maison proche, monsieur et madame Lourtus (institutrice), nous aidèrent de leur mieux. Ce jour-là, ils préparèrent le « jus » pour une vingtaine d'hommes. C'était une grosse contribution, qu'ils répétèrent de leur mieux, le peu de jours que nous restâmes. La maison de ces deux patriotes, avec deux autres d'ailleurs, devait être brûlée un mois plus tard. Nous étions à Toulouse alors.

Le matin du 7 juin, tout resta calme. La circulation automobile arrêtée. C'était angoissant. Nous étions attentifs au moindre bruit. Commissaire aux effectifs, mes tâches étaient multiples. Je m'occupais du renseignement, mais aussi du ravitaillement. Mon vélo était fidèle au poste. Il me faudrait plus encore faire...du vélocross à travers les sentiers serpentant dans la forêt !

Je connaissais en particulier le maire de la localité, Deveze. Je lui expliquais sans aucun détour la situation. Il nous ravitailla généreusement : un veau, du lard, des œufs, des pommes de terre, un petit baril de vin du cru !

Nos cuistots improvisés se mirent à l'ouvrage, et tout le monde apprécia leur savoir-faire. Ce premier repas fut empreint de la plus franche gaîté...

Deux jours après, alerte ! Le capitaine Soules accourt et demande notre aide immédiate. Il est accroché, au pont de Chellan, par un détachement allemand venu d'Auch. En quelques minutes les FTP sont là-bas et prennent l'ennemi à revers.

Pris entre deux feux, les Allemands, surpris, réquisitionnent deux camionnettes de passage, chargent deux blessés et leurs morts, puis rebroussement chemin le plus vite possible, via Auch. Ils ont oublié, dans le bois, deux morts et un blessé.

Malheureusement, leur dernière rafale devait tuer le « fusil-mitrailleur » du groupe Soulès. Une pierre funéraire commémore son souvenir.

Nos jeunes se partagent mausers et munitions. Le soir, ils chantaient victoire. Ils manœuvraient, admiratifs, les mausers allemands... Nous, les « vieux », ne partagions pas en entier leur jubilation : ce n'était qu'un début. La route serait longue et pleine d'imprévus !

Déjà, le soir, un avion ennemi, au vrombissement menaçant, rasait la forêt. On avait éteint le feu. On ne se manifesta aucunement, et le « mouchard » repartit. Nous avait-il repérés ? Mesure de prudence, on changea de campement. Rien ne se manifesta à l'endroit. Par contre, l'ennemi envoya un détachement punitif à Castelnau Magnoac... Quelques malheureux furent fusillés contre le monument. Les Allemands firent déterrer les cadavres de leurs deux morts du Pont de Chellan, et ensevelis dignement au cimetière de Castelnau. Le blessé était soigné humainement à l'hôpital de Boulogne. Rien à dire donc. Aussi ne se livrèrent-ils point aux représailles prévues si...

Ce furent ensuite nos déplacements de nuit, fréquents et prudents : Monléon, Balesta, Trie. Entre temps il nous fut permis de récolter de précieuses armes « mises en conserve ». de très agréables découvertes ! C'était aussi mon rôle que cette prospection ! Et j'ai eu quelques bonnes fortunes dans ce sport... Ainsi, à Tajan, le brave cultivateur qui va dans le fenil d'une maison abandonnée tendre deux traquenards pour capturer quelque fouine... et qui vous détectera, sous le foin « des containers » pleins d'armes et de plastic !

Naturellement, averti, je ne laissais pas longtemps en l'endroit ce trésor dont nous étions affamés !

Une autre fois, non loin de Trie, dans un bois, les herbes piétinées nous avaient intrigués. Notre persévérance devait avoir sa récompense : 6 fusils canadiens et leurs munitions ! Saint Antoine de Padoue... était avec nous ! C'en était une joie !

D'autant plus que le recrutement s'accélérait. Des S.T.O revenus en permission d'Allemagne... oubliaient de repartir. Le débarquement en Normandie avait finalement eu lieu. Mais les Anglo-américains piétinaient. Le maquis de Meilhan (I.S) venait d'être sauvagement anéanti. Nous avons rencontré, dans les bois, les deux rescapés du massacre. Ils erraient terrorisés. Ils n'avaient pas mangé depuis deux jours. Ils étaient affolés, commotionnés. Il y avait de quoi ! C'étaient les deux survivants, les deux témoins de l'affaire atroce ! L'un s'était dissimulé dans l'épaisseur d'un lierre, l'autre, plongé dans une mare, respirait par un roseau... Mortifiés, ils avaient vu les hitlériens achever les blessés, dessiner au revolver des croix gammées sur leur corps... Les survivants, fusillés sans pitié. Seuls quelques malheureux furent emportés jusqu'à Lannemezan. Jusqu'au Pont d'Espagne. Là, on les força à fuir, fusillés dans le dos, les cadavres jetés dans le proche étang. Un monument de pierre grise flétrit cet assassinat barbare. Les Allemands avaient agi contre ce maquis « camping » exactement comme au Vercors, comme à Glières, etc. La responsabilité de ces massacres très prévisibles, vous savez à qui elle incombe ? Nos « quarantars » n'étaient pas de meilleurs

stratégies en 44. Vous me direz qu'il y eut des exceptions ? Peut-être...mais les exceptions confirment la règle.

Puis les Allemands, à leur tour, montèrent des embuscades. Des mauvais Français les renseignaient évidemment. C'est ainsi que périrent à Larroque trois passeurs (les noms figurent sur le monument érigé à leur mémoire) : Bazerque, Barrere, Sabadie. Des vaillants. Aucune enquête ne fut décidée à la Libération. Les dénonciateurs courent toujours ! je profite de cette malheureuse affaire pour indiquer notre position, concernant le passage à travers la chaîne et via Londres. Nous n'étions pas partisans de combattre hors de France : ainsi nous déconseillions cette « évasion ». Cependant, s'il nous était donné d'aider un aviateur rescapé, quelque juif traqué, nous tendions bien fraternellement la main. C'était normal.

*
* *

Combat de la côte de Navarre

Nous avons uni nos forces à celles du groupe de Boulogne sur Gesse. Nous avons séjourné au lieu-dit « Sources de l'Hers ». C'était un endroit isolé avec forêt, prairie, et au fond un ruisseau à truites. Une cabane en dur où l'on cuisinait. Un endroit reposant, attachant, s'il n'y avait pas eu dans la région des loups qui rodaient, qui nous traquaient sans pitié... Donc, nous n'avions pas le droit de relâcher notre vigilance. Même pas un court instant...

C'est ainsi qu'un jour sonna l'alerte ! L'ennemi avait brusquement surpris quatre jeunes de corvée de soupe : trois furent tués, le quatrième leur échappa et réussit à donner l'alarme. Tout de suite on gagna des positions prévues ; chacun s'appliquait à bien ajuster les ennemis débandés à travers la campagne. Leur camion avait été démoli au premier coup de mortier ; ils n'insistèrent pas. Pourquoi ? Parce que c'était un contingent de « Mongols » qui n'avaient aucunement l'intention de mourir pour le grand Reich allemand...

Nous avons, au dernier parachutage, « hérité » d'un peu de matériel. En particulier d'une mitrailleuse, que nous étrennions ce jour-là...Je vois encore ces balles traçantes qui permettaient de rectifier le tir. Enfin nous avons une arme efficace ! Parfois des balles adverses bourdonnaient près de nos oreilles, telles des guêpes mauvaises, mais personne ne paraissait les craindre. Nous étions tous couchés dans les hautes herbes et une haie nous dissimulait. On sentait bien que les forces allemandes craquaient, que bientôt ils partiraient plus vite qu'ils étaient venus.

Tout de même, trois jeunes gars avaient laissé la vie dans cette courte affaire. Combien d'ennemis tués ? On lançait des chiffres. Personne pour vérifier. Alertés à Saint-Gaudens, les Allemands vinrent en force récupérer blessés, morts et vivants.

C'était bien un combat d'arrière-garde. Août approchait. Avec lui, la libération rapide de notre région. La fin. La fin victorieuse pour laquelle nous nous étions mobilisés, pour laquelle nous avons lutté et dont beaucoup ne devaient pas voir le soleil victorieux, hélas.

*
* *

Les « Mongols »

Pris à la gorge par l'Armée Rouge les Allemands faisaient feu de tout bois. Ils « piochaient » partout des mercenaires. Les « Mongols », comme on les appelait parfois faussement, étaient souvent des prisonniers soviétiques originaires du Caucase, de l'Azerbaïdjan, etc.

La famine, les mauvais traitements, avaient dû les décider à servir sous l'uniforme nazi... Les camps de prisonniers russes étaient bien proches des camps de la mort... Le typhus les dévorait. Les Allemands faisaient creuser de vastes fosses et là, ils faisaient jeter pêle-mêle morts, et demi-vivants ! Des prisonniers français m'ont raconté ce comportement atroce des hitlériens ! Donc, ces parias avaient été obligés par les Allemands de choisir entre la mort barbare ou le combat sous l'uniforme nazi. Beaucoup de ces malheureux acceptèrent. Ils s'y résignaient mal.

Ainsi le maire de Montmaurin en conduisit trois au maquis. L'un était docteur... Ils voulaient une attestation... pour Staline ! Pour lui prouver qu'ils avaient gagné la Résistance française... Ils voulaient surtout brûler l'infamant uniforme allemand.

Ces uniformes, ainsi que ceux de deux autres officiers hitlériens capturés à Boulogne, furent utilisés dans des expéditions ultérieures... Ruses de guerre. C'est à cette époque que notre maquis enleva des abattoirs de Saint-Gaudens trois tonnes de viande destinées aux « frizous ». Un coup de main des plus audacieux ! Une partie du butin fut vendue à bas prix aux populations de Balesta et de ses environs. C'était un exploit. En même temps une riche affaire...

Un joli tour joué à l'ennemi qui fut obligé de faire « ramadan » ces jours-là sans doute.

*
* *

Soutenir le moral

La razzia réussie à Saint-Gaudens et d'autres coups de main contre les amis des Allemands fortifiaient le moral. Et le moral, parfois (la longue attente après le débarquement), se désagrégeait. Ces jeunes, mal nourris, manquaient de ténacité. Combien de fois avais-je pris, et d'autres avec moi, le sac de quelque gars épuisé, démoralisé ! Puis je l'avais encouragé par de bonnes paroles pour qu'il se ressaisisse, en soldat.

Nous placions, bien entendu, des sentinelles. Il ne fallait pas manquer de les contrôler car la fatigue souvent les terrassait. Ils s'endormaient. Que faire ? Quelque fois Morère, exaspéré, me disait : « Oui, que faire ? Ici, on ne peut pas les f... en taule ? »

Le tabac manquait. En voilà une contrainte. C'était pire, pour les fumeurs, que si le pain avait manqué ! J'imaginai de leur faire essayer des fanes desséchées de tomates... Après tout, n'était-ce pas des solanées, comme le tabac ? Tant bien que mal cela permit de passer le cap.

Une autre fois le moral était si bas que c'en était navrant. Des petits groupes s'isolaient et discutaient entre eux. Quelques uns disaient tout haut que ça traînait trop, qu'ils voulaient dissimuler leurs armes et rejoindre leur famille, leur village, manger d'abondance... C'était dur. Que faire ? Les sermonner ? On le faisait bien. Alors à deux ou trois, on alla frapper aux portes des fermes lointaines... Ça ne fut pas une réussite entière...

Cependant nous avons trouvé, chez de bons « samaritains », un veau, des légumes, et même un beau plat de beignets ! Jusqu'à du vin qui, même légèrement piqué, fut bu jusqu'à

l'ultime goutte. On fit bombance...J'avais prévu le côté spectacle ! Voici comment : Gilbert Sabathie, qui avait laissé sa veste d'uniforme au dos d'une chaise dans sa caserne de police Toulousaine pour rejoindre son frère au maquis, imitait à la perfection la voix chevrotante de Pétain !!! Je le mis à contribution. Je rédigeais donc dans le plus pur style « Maréchal nous voilà » un fameux discours qui n'était pas dépourvu de haut comique !...Rien n'y manquait des grandes paroles « historiques » du Maréchal (Philippe Henriot, lui-même, en aurait été jaloux).

Donc, après le plantureux repas, dans la forêt attentive, notre imitateur lut admirablement mon papier : « Français, Françaises ! »

Tout le monde se tordait de rire. Jamais Pétain ne connut pareil succès, ne fut aussi bruyamment applaudi ! Ce théâtre de plein air, ce discours si farfelu mais à l'intonation sans faille avait endiablé l'auditoire. Plus aucun pessimisme ; on repartit, gonflés à bloc ! Pétain, une fois de plus, avait sauvé le moral de l'armée ! Cette fois sans la décimer, bien sûr.

Peu de chose avait donc suffi pour relancer la machine. Nul besoin de coercition, de « taules », moins encore des pelotons d'exécution que vous savez !

Être bon pédagogue, fraternel, compréhensif...savoir parler aux cœurs, plus qu'aux cerveaux même...Et je pensais aux volontaires de 93 et à leurs jeunes généraux enthousiastes et frères...Mais n'étions-nous pas d'authentiques volontaires nous aussi, d'authentiques soldats de l'An II, nous aussi ?

*
* *

En route pour Toulouse !

Ce 15 août, Jean Morère et moi étions invités à déjeuner chez nos grands amis, la famille Encausse de Balesta. Il était un peu plus de midi. Nous allions nous mettre à table...

Soudain, l'agent de liaison motocycliste débouche à l'orée du village. Il venait de Boulogne. Il fut bref : « Rassemblement immédiat à Boulogne et départ sur Toulouse ».

Adieu le bon déjeuner ! On s'entasse une fois de plus, avec tout le matériel nécessaire, sur notre fidèle camion et Baup notre chauffeur d'accélérer...Je n'oublierai jamais ce rassemblement sur la place de Boulogne. Un grand concours de population nous applaudissait, nous encourageait. Des femmes nous embrassaient, des gosses grimpaient sur le marchepied, brandissaient des petits drapeaux tricolores surgis on ne sait d'où...chacun voulait toucher nos armes. J'en avais les larmes aux yeux tant mon émotion était grande !

J'étais dans l'auto de tête, une traction noire. Je ne me souviens plus des autres occupants. Seulement, j'ai gardé la mémoire de notre fusil mitrailleur Escoubas : il était debout dur le pare-choc arrière, son fusil reposant sur le toit de la voiture et contrôlant la route devant nous. Ce brave garçon, le meilleur de tous, devait mourir à Autun. Chacun de nous garde dans son cœur le souvenir de cet excellent F.T.P., de cet excellent camarade toujours optimiste, toujours courageux.

Mais ce jour nous roulions vers Toulouse. Nous savions qu'une colonne allemande, en retraite, nous précédait. Nous avançons avec prudence, l'œil grand ouvert, le doigt sur la détente...Même que ces messieurs, avec des troncs d'arbres minés, avaient établi des barrages qu'il fallu faire sauter. Un peu avant la nuit nous devons atteindre Saint-Lys. A Saint-Lys, on nous a dit que les Allemands, sur dénonciation d'un riche « Kollabo », auraient pendu ou fusillé quelques patriotes. Puis ce monsieur avait courageusement disparu, sans doute avec ses maîtres hitlériens ? On fit abattre une paire de bœufs lui appartenant. La population et nous

même en bénéficiâmes, bien sûr...Je passais la nuit blanche. Il plut sans arrêt. Nous avions placé des sentinelles. Je m'occupais personnellement de l'installation et de la relève de celles installées à la sortie de la ville.

L'ennemi pouvait contre-attaquer. La vigilance s'imposait. Mais quelle pluie torrentielle ! Nous étions trempés jusqu'aux eaux ; ça nous était déjà arrivé, bien d'autres fois, personne ne se plaignait.

Le lendemain, le convoi des soldats sans uniforme reprit sa marche. Nous traversâmes la Garonne sur le vieux pont de pierre. Des tireurs mystérieux, du haut des toits, nous accueillirent...à coups de fusils ! Ça n'avait rien de très aimable bien sûr. Il fallut leur rendre leur politesse. Ça dura quatre ou cinq jours. Quelques gars perdirent la vie dans le siège et l'attaque de ces forts Chabrol...On y découvrit des vivres, des armes. Des fusils de chasse ! a croire que les miliciens Toulousains avaient cambriolé armuriers et magasins de vivres... Beaucoup furent capturés ou tués. J'en ignore le nombre. Je ne participais pas à l'opération de nettoyage...Je vis les prisonniers libérés à Saint-Michel ! La Gestapo n'avait pas eu le temps de les exécuter ou de les expédier via Buchenwald. C'était heureux ! Il y avait le docteur Baratgin, maire de Lannemezan, et dont j'ai déjà parlé. D'autres que je ne connaissais pas, des patriotes de notre région qui avaient vaillamment fait leur devoir de Français. Le docteur Ducuing, qui pour échapper à la Gestapo, était passé « dans le brouillard » fut ramené de la vallée d'Aure par une automobile envoyée de Toulouse et conduite par une équipe de notre groupe. Ce n'était pas sans risque, des Allemands fuyards étaient encore sur nos routes.

Jean Morère, ancien international de rugby, ancien joueur du stade Toulousain à l'époque de sa splendeur, fut accueilli très chaleureusement, par ses anciens co-équipiers surtout. On lisait le bonheur sur son visage, habituellement rude. Il riait. Il plaisantait. Un entracte. Dans les Vosges, à Gérardmer où il pénétra à la tête de sa compagnie, le capitaine Morere devait faire front à des combats plus sérieux. Une balle allemande devait lui traverser la poitrine. Sa forte constitution lui permit de survivre.

Il y a quarante ans ! Je vois Toulousains et Toulousaines sur le bord de la rue et qui nous applaudissent à tout rompre ! Nous étions barbus, poussiéreux, les vêtements déchirés, salis, mais nos armes étaient solidement tenues dans nos fermes. On respirait enfin l'air salubre de la liberté enfin reconquise !

Au Capitole, le maire, Monsieur Badiou, le jeune polytechnicien, le colonel Ravanel, prononcèrent des paroles émouvantes, des paroles que nous n'avions pas entendues depuis quatre ans ! La Marseillaise n'avait pas la résonance fausse de celle que l'on aurait chanté dans les officialités Vichyssoises. Mais, n'était-il pas interdit par le Maréchal et les Allemands, le chant glorieux de Rouget de l'Isle ? Seuls le chantaient, sans le profaner, les patriotes qui allaient mourir.

Maintenant, Toulouse libérée semblait sortir d'un long cauchemar. Un cœur de vainqueur battait dans chaque poitrine. Il y aurait, enfin, « des lendemains qui chantent » ! Nos martyrs seraient vengés. Liberté, Égalité, Fraternité ne seraient plus de vains mots...Du moins, dans notre enthousiasme, nous l'espérions ferme.

*
* *

D'AUTRES SOUVENIRS DE LA RESISTANCE

Lucien et Léon Duran

Repenser tant d'événements quarante ans après exigerait une mémoire sans failles et ma mémoire, hélas, a vieilli avec moi !

Oui, pourquoi n'avoir pas mis en chantier ce travail quelques années après la Libération ? Ainsi les souvenirs, plus rapprochés, auraient été plus fidèles, plus précis. A peu près la totalité des témoins étaient encore là. Aujourd'hui, beaucoup trop ont disparu. Leurs témoignages précieux, disparus avec eux. Des déportés, relativement nombreux dans la région, il revint une minorité. De cette minorité, que reste-il aujourd'hui ?...Personne ou presque. Que de souvenirs m'assailent, les concernant ! Que je cite un de mes meilleurs élèves. Ils sont rares, même dans une longue carrière ! Je pense à Lucien Duran, d'Ariès-Espenan près de Castelnau Magnoac. Jamais il ne connut d'échec universitaire. Licencié, il professait au lycée de Tarbes. Ces jeunes, professeurs et élèves étaient ardents. Ils décidèrent de traverser les Pyrénées, puis l'Espagne, gagner l'Afrique du Nord, atteindre ensuite l'Angleterre... La Gestapo avertie, le groupe se fit capturer dans la montagne ; Buchenwald ensuite... Ensuite la mort infâme.

Le frère de Lucien, Léon Duran, quelque temps après, prenait le même chemin... Prisonnier chez Franco, dans les prisons espagnoles, il subit des traitements cruels. Enfin libéré, il gagna l'Angleterre. Sorti de l'école d'aviation de Rochefort, pilote d'avion, il combattait avec la R.A.F. puis avec l'aviation de l'armée débarquée en Italie.

A la fin de la guerre il visita le camp où les cendres de son frère participaient à l'érection d'une colline de cendres humaines ! « Atroce ! me dit-il. Jamais on ne pourra oublier ce crime ! Je vais doubler mon affection pour mes parents. Ma mère surtout est brisée, inconsolable »...

Léon était fiancé. Il demanda à être démobilisé. Mais, à lui comme à beaucoup d'autres, on refusa la démobilisation ! Argument ? Engagé pour la durée de la guerre ! Et la guerre, nos pieux M.R.P. et leur moine d'Argenlieu venaient de l'allumer au Vietnam.

De force donc on embarqua ces résistants d'hier. De force on les obligea à combattre d'autres patriotes, d'autres maquisards, Vietnamiens ceux-là ! Léon, on le comprend aisément, était découragé à l'extrême... Un jour, l'avion s'abattit sur une rizière. Il acheva de mourir, abandonné... Quelle cruelle tragédie renouvelée pour ce père et cette mère.

On a ramené son corps. Il repose au petit cimetière du village. J'ai été, par devoir, obligé de parler sur sa tombe. C'était une tâche très difficile. Je ne pouvais réprimer mes larmes !

Ainsi, deux êtres supérieurs stupidement détruits. La malheureuse mère en avait la douleur doublée. Elle ne devait pas survivre.

« Ah ! que maudite soit la guerre qui nous a fait faire de ces coups là. »

*
* *

Fernand Monties

Comme Jean Morère, comme les frères Duran, Monties était fils de cette rude terre à blé qu'est le Magnoac.

A Tarbes, il m'arrivait de le rencontrer. Je me souviens plus particulièrement de tel jour où nous déjeunâmes – frugalement – au restaurant Hèches. Des résistants, les patrons.

La nuit précédente, Fernand Monties avait « diminué » le stock des cartes de pain de la mairie Tarbaise...Il contrôlait un maquis non loin de Bagnères-de-Bigorre. A ce moment, il ne manquait pas d'« illégaux » dans nos campagnes. Il fallait leur donner du pain. Monties me céda un joli paquet de ces précieuses cartes. J'en avais un réel besoin : cinq ou six de mes « protégés » se cachaient sous une fausse identité. Ils ne dépendaient pas de la mairie, bien sûr, cela aurait été trop risqué.

Brave Monties, trop téméraire certainement ! Il devait être arrêté quelques jours après. Heureusement, libéré par un coup de main audacieux...qui ne lui était pas destiné, mais dont il profita !*
Tarbes n'est pas une ville résignée...

C'est encore Monties qui devait saboter Alsthom...cependant que Londres voulait, tout simplement, bombarder l'usine par avion ! C'est-à-dire en massacrant, comme à l'ordinaire, tout un quartier de la ville ! Les machines sabotées, l'usine s'arrêta. Il n'en coûta pas une seule victime !

Même chose pour le viaduc de Lanespède, cette puissante construction qui date de la fin de l'autre siècle et que l'on voulait détruire par bombardement aérien !
Le sabotage des voies ferrées par les Résistants fut d'un meilleur effet. Et beaucoup plus économique. Les « grosses têtes » n'ont pas toujours raison !...

*Il profita de la libération de Ceroni (Ceroni, corps franc Pomies, Monties, M.U.R.)

*
* *

Les armes

J'ai déjà dit que le problème de l'armement était essentiel...Les armes, au temps de la guerre d'Espagne, avaient été plus ou moins bien récupérées, mausers, pistolets...
Je me souviens d'avoir participé à une traversée des Pyrénées. Nous étions chargés comme des mulets ; nous étions partis vers les deux heures du matin d'Aragnouet-le-Plan, pour atteindre de l'autre côté Bielsa ; c'était du sport véritable ! Et si nous avions pris le sentier à cette heure ultra-matinal, c'était simplement pour éviter les policiers de Blum !
« Non intervention »...Vous vous souvenez combien elle fut respectée par ces messieurs Hitler et Mussolini et comment, ainsi, fut assassinée la République Espagnole ?

Lorsqu'il fallut nous armer, nous prospectâmes certains endroits où les soldats, en retraite, avaient pu donner un 7/35, un mousqueton, contre une assiettée de soupe et un bol de « chabrol ». C'était peu...Aussi fallut-il en trouver ailleurs, parmi les armes « mises en conserve » et souvent devancer Gestapo et milice qui les traquaient aussi

Il nous arriva tel soir de « piquer les flingues » d'un détachement de gendarmes chargés de surveiller les forages des pétroliers allemands...Une complicité nous avait servi drôlement : un voisin qui, ce soir-là, avait invité à sa table la maréchaussée et avait arrosé les gosiers abondamment...

Désarmer ces « héros » avinés, ce fut enfantin ! Celui qui avait été laissé de garde, entendant ce bruit, nous arriva en pyjama. On lui mit un képi sur le crâne et on l'aligna à la suite des autres. C'était à mourir de rire ! Une riche substance pour un cinéaste réalisateur de films comiques ! Il y avait de la joie dans l'air même à cette époque sombre. Encore fallait-il savoir l'exploiter !

D'un parachutage, des mitraillettes s'étaient envolées. Je me souviens d'en avoir caché une, que j'avais réussi à me procurer, dans une hausse de ruche ! Le jeune, qui m'avait passé l'engin, quelques jours après, devait être arrêté par les gendarmes de Montréjeau. Ces gendarmes avaient la détente facile. Ainsi, le complice de ce jeune fut tué d'une balle dans le dos. Le survivant, questionné de main de maître, « lâcha le morceau » et avoua, entre autres, qu'il m'avait passé une mitraillette. Cela me valut deux perquisitions. Bien entendu la mitraillette avait, sans tarder, quitté la ruche !

Deux braves pandores de la brigade de Saint-Laurent furent envoyés chez ma sœur où se trouvait le rucher. Ouvrir une ruche bourdonnante d'abeilles n'est certainement pas prévu dans le manuel du « parfait gendarme ». si bien que ces représentants du Maréchal battirent en retraite courageusement. Aucun d'entre eux, même revolver au poing, n'osa ouvrir la ruche. C'était un cirque !

Ma sœur devait me raconter un peu plus tard la perquisition infructueuse des deux gendarmes « sans pitié mais non sans grandeur d'âme... » Courteline aurait là aussi trouvé un thème. Braves abeilles résistantes !!!

*
* *

Les agents hitlériens

Hitler avait lâché dans la cohorte des gens de l'exode des espions qui, presque toujours, se disaient des Alsaciens persécutés. Ainsi, à Montréjeau, on s'apitoya sur le sort de Zink... Il « baratina » si bien qu'on lui donna un poste important : **le secrétariat de la mairie !**

C'était, pour un agent secret, un poste capital. Il l'utilisa ! Zink eut ses entrées partout. N'était-il pas un bon Français, un bon Alsacien persécuté par Hitler ? Cela dura jusqu'au jour

où ce « grand patriote », les Allemands occupant nos régions, fut envoyé à Luchon diriger la Gestapo !!!

Il ne perdit pas son temps. Il n'hésita pas à faire arrêter, à arrêter lui-même, de braves gens trop confiants ; sans doute Labayle, puis le meunier d'Ausson, puis Duffo, et d'autres. Berga, professeur au collège technique, réussit à lui glisser dans les doigts mais il dut quitter la région...mon ami Bertrand Dupuy, heureusement pour lui, ne se trouva pas dans sa maison quand Zink lui poussa une visite !

Zink sera fusillé à la Libération.

Trop vite ; c'était un témoin important, on ne l'interrogea pas. Pourquoi ? Il nous est permis de penser que beaucoup de « Résistants » de la dernière heure avaient intérêt à ce que Zink ne soit pas interrogé. A quelques jours de là brûlait, mystérieusement, la mairie médiévale de Montréjeau. Là aussi un point d'interrogation : à qui profitait le crime ? L'enquête s'essouffla rapidement...

Partout les rats quittaient le bateau pour passer dans l'autre, le Gaullien ! N'avait-il pas, ce bon commerçant, donné cinq cents grammes de chipolatas à la Résistance, Une action patriotique, si généreuse qu'elle devait faire oublier toutes les autres. Ainsi, tel riche constructeur du mur de l'Atlantique s'en tira sans grand dam...mais on tondit la bonne !

J'avais obtenu croix de guerre et médaille de la Résistance. Pourquoi les porter ? Il y avait trop de décorés que je n'avais jamais vus un fusil à la main...Ils avaient sans doute acheté leurs « hochets » au marché noir de la Résistance ?

Ambiance décourageante et qui devait le devenir chaque jour plus. Quelques faits : la visite du général De Gaulle à Toulouse ? Il est hautain. Il est cassant. Il n'a que mépris, dédain, pour les F.F.I., ces soldats sans uniforme d'hier. A l'un d'eux :

-« Quel est votre grade ? »

-« 1^{ère} classe »

-« Donc, on ne vous a pas appris à coudre ? »

Et sa grandeur de s'éloigner, souveraine... !

Tel conseiller municipal toulousain, interrogé, lui disait, je ne sais à quel propos :

-« C'était du temps de Pétain ».

Le grand général de rectifier :

-« Dites du maréchal Pétain ».

Après cela, il n'est pas nécessaire de faire un dessin.

On ne fut pas long à s'apercevoir que le programme du C.N.R., un instant gonflé d'espoirs, était mort, bien mort. Beaucoup trop de Pétainistes au pouvoir, quelle dérision !

*

* *

Agents hitlériens (suite)

Nous avons parlé du fameux Zink, cet agent hitlérien, qu'on se dépêcha un peu trop rapidement de fusiller. Il en savait trop sans doute. Un autre agent de la Gestapo, « Alsacien-Lorrain » et persécuté lui aussi, logea un certain temps à Saint-Paul. Ensuite il émigra à Saint-Laurent. Il était très communicatif. Il cherchait de toute façon à entrer en contact avec le plus de monde possible, à gagner la confiance de l'habitant.

Tel jour, en gare de Saint-Laurent, alors que j'allais prendre le train, il s'adressa brusquement à moi :

-« Je ne veux plus rester ici ; je veux traverser les Pyrénées...Certainement, vous devez connaître la filière, vous ? »

Soupçonneux, je lui répondis que je ne m'occupais pas de ces choses-là...Le train était en gare. Je ne devais plus revoir l'homme.

Quelques jours plus tard, filé, on découvrit qu'il fréquentait assidûment l'hôtel Cistac, de Lannemezan : c'était le siège de la Gestapo ! Ces contacts ne devaient pas lui porter bonheur. Quelques temps après, on retira son cadavre de la Neste...une corde et une lourde pierre au cou. Mort « d'accident » , donc ?

Peut-être cet «accident» provoqua la colère des Allemands et leur raid sur Saint-Laurent de Neste ? Plantat, ce héros de la Résistance, devait hélas y trouver la mort.

*
* *

Les F.T.P. et les paysans

Après le 6 juin l'autorité de Vichy s'effrita rapidement. Tout voguait à la débandade. Visiblement les rats f...le camp du bateau en péril. C'est donc nous qui prîmes en charge l'administration paysanne. Par exemple, on disciplina l'usage du canal d'arrosage de la Neste que certains « franciscains » s'attribuaient un peu trop largement. L'autorisation pour le battage des céréales tardait à venir : on décida de passer outre. La batteuse ronfla joyeusement dans les cours des fermes. Il nous fut même accordé...une dîme ! En l'occurrence de gros pains ronds savoureux cuits au four ancestral remis en état de marche ! C'était une sorte d'autogestion et qui se passait très bien. Les F.T.P s'étaient intégrés dans la population : n'en étaient-ils pas issus ?

Également, à cette époque, nous fûmes obligés de réprimer sans faiblesse des tentatives de brigandage qui eurent lieu en différents endroits. D'ailleurs, on n'allait pas quérir les gendarmes, on alertait le maquis !

Ainsi, deux jeunes individus de la région de Montréjeau, sous la menace de leurs armes, pillaient les fermes isolées...Avertis, nous mîmes rapidement un terme aux exploits des deux jeunes voyous ! Ils furent capturés, les yeux bandés, conduits au maquis, sans douceur...Là on les jugea. Un vrai conseil de guerre : pillage en temps de guerre, mort ! Et on les colla contre une muraille...Ce n'était pas des héros, et ils pleuraient, criant « pitié ».

On joua le jeu jusqu'au bout ! on manipula les culasses. On cria « feu » ! Les détonations crépitèrent, les deux corps s'affaîsèrent...On avait pourtant tiré en l'air ! Évanouis à demi de peur ! On les « tabassa » un petit peu pour les remettre d'aplomb...

Les yeux bandés, ils se rechargèrent de leurs sacs de butin volé. Des coups de pied aux fesses hâtaient leur marche...jusqu'à l'endroit où ils avaient été capturés. Là on leur ôta le bandeau.

Ils furent obligés de remettre à qui de droit lard, jambons et saucissons...C'était réellement comique.

Les habitants apprécièrent, naturellement, l'action de police des maquisards. Même que nous fûmes obligés d'accepter une part de la ristourne. En particulier nous héritâmes de la totalité des œufs ! Les poules n'avaient donc pas pondu pour rien ?...

Le lendemain, une patrouille s'en fut visiter les deux piètres héros. L'un labourait son champ. Il nous assura n'avoir nullement envie de rejouer au gangster !

L'autre était au lit...La raclée reçue l'avait astreint au repos forcé...

Nous collions à la population travailleuse. Nous la défendions. Elle nous renseignait. Elle nous ravitaillait.

C'était la guerre du peuple. Cette guerre est invincible...Guerres de Mao, d'Hô Chi Minh, de Che Guevara.

*
* *

Ravitaillement

Quelques précisions sur notre ravitaillement chez les paysans. On payait avec des bons. Ils furent intégralement remboursés à la Libération. Naturellement, on se montrait un peu plus exigeants, on « appuyait » un peu plus, chez les ex-porteurs de la fameuse francisque.

Il faut dire que depuis longtemps déjà, cette arme franque, exhumée curieusement des profondeurs de l'histoire par le sénile Pétain, avait disparu des bérets basques ! C'était un emblème entièrement dévalué ! Quelques uns même niaient leur appartenance, maintenant lointaine, à l'organisation Vichyssoise. Sans doute pensaient-ils, comme leur vénérable Maître, que nous avions la mémoire courte ?

Pour l'argent et le tabac on fut obligé, parfois, de faire de la « reprise »...comme disaient les anarchistes d'autrefois ! Seulement le nécessaire : le minimum vital, et contrôlé sérieusement , il va de soi.

Il nous arrivait de recevoir de nos amis, de nos familles, quelques saucissons, quelques paires de poulets.

Cela filait aux cuisines. Au bénéfice de tous. Du vrai collectivisme : chacun pour tous et tous pour chacun !

*
* *

Le Sergent Thérèse

Une jeune femme F.T.P...J'égrène mes souvenirs qui surgissent en désordre. Tant pis pour ceux qui s'obstinent à rester au fond de ma mémoire et sans espoir de faire surface, ce soir du moins.

Cependant, je n'oublierai pas le Sergent Thérèse, une toute jeune paysanne qui partagea nos dangers. Je la vois, pour la première fois, cette nuit de lune d'août alors que nous avons été rejoindre à Montmaurin le groupe « Jantex ». Elle montait la garde à l'orée de la forêt, fièrement, le fusil à la main ! Elle exigea le mot de passe, crânement, comme un vrai petit soldat.

Un peu plus tard, la présence des Allemands nous gêna beaucoup pour enterrer dans un cimetière nos trois camarades tués à la côte de Navarre. C'est elle qui lava les pauvres cadavres...

Je n'avais pas le droit de ne pas te mentionner, camarade Sergent Thérèse. Voilà qui est fait.

*
* *

Le P.C.F. utilisait, surtout comme agents de liaison, beaucoup de camarades femmes. Bien entendu, c'était des volontaires. Personne n'avait fait pression sur elles. Par solidarité avec les camarades hommes, par pur patriotisme, elles agissaient. Elles agissaient avec un grand courage, et beaucoup d'intelligence aussi
J'en ai connu beaucoup. Je ne savais rien de leur vie privée. Elles se remettaient – ou je leur remettais – des publications clandestines, des ordres, des renseignements utiles. Cela à tel point de « chute » avec une phrase convenue. Puis, chacun de son côté, repartait continuer sa dangereuse mission...

Beaucoup de ces femmes hardies payèrent de leur vie leur courage ! Auschwitz fut leur enfer.
Danielle Casanova et tant d'autres y périrent après d'épouvantables souffrances. C'était les meilleures des Françaises. Ne les oublions jamais.

*
* *

Les jeunes doivent savoir

Pourquoi trop de jeunes ignorent-ils ces sacrifices suprêmes ? Pourquoi, dans nos écoles, la Résistance ne trouve qu'un maigre écho ? Pourquoi laisser ignorer ce qu'il serait advenu de la France, Hitler vainqueur ? Si les alliés, **l'Armée Rouge surtout**, n'avaient pas, au prix de sacrifices inouïs, écrasé l'Hitlérisme ! Vainqueur, Hitler, qu'aurait-il fait de la France et des Français ? Il nous aurait obligés à changer de climat ! En masse, en totalité plutôt. Il nous aurait déportés vers les zones nordiques.
A nous les sables, les brumes de la Baltique et du nord rigoureux...Aux super-aryens blonds la douce France et son soleil et sa fertilité !...Vainqueur, tout était permis à Hitler et à ses acolytes à croix gammée, à ces Attilas plus barbares que l'autre.

Ce que j'avance ici n'est nullement de la fiction. A cette époque, la gare de Monréjeau était contrôlée par un agent allemand. Tel jour, promenant, il photographiait notre maison. Cela avec beaucoup d'application ! A ma sœur qui l'observait, non sans une certaine curiosité, il dit textuellement ceci :

- « Jolie maison ! Jolie vue sur les montagnes »...

Puis il compléta avec un sourire qui en disait long :

- « Quand nous aurons gagné la guerre, c'est nous...c'est moi qui habiterai ici ! Vous... »

Il n'acheva pas la phrase...Seulement il eut un geste explicite qui indiquait le nord ! Oui, c'était clair...On nous destinait aux terres ingrates du nord, sans soleil, sans joie de vivre... N'étaient-ils pas de la race supérieure ? Et cette race, élue de « Goth », aurait revendiqué les meilleures places au soleil ! Normal.

Je pense qu'il ne serait pas mauvais d'en « toucher » deux mots à nos jeunes, contestataires ou pas...Peut-être alors comprendraient –ils à qui ils doivent leur soleil, leur liberté », ce petit hexagone attrayant qui leur a été conservé au prix de beaucoup de sang et de larmes.

Puisse l'ouvrage en chantier les instruire dans cette optique. Nous aurons, alors, fait œuvre utile. Très utile. Hitler pas mort...Ne nous endormons pas !

CHOSSES VECUES, TOUJOURS...

Un barrage des hitlériens

Les faux-papiers ? Les fausses cartes d'identité ? Imaginez qu'un artisan auscitain m'avait fabriqué un cachet de mairie...imaginaire des Hautes-Pyrénées. Ainsi, j'ai fait des fausses identités...Puis à Toulouse, plus tard, Jean Verdier devait m'en procurer une tout à fait incontrôlable puisque la mairie de Saint-Martin du Touch, ma pseudo résidence, avait été incendiée lors d'un bombardement britannique ! Comme profession, la paisible profession de jardinier. C'est dans mes goûts.

Une fois encore, il m'avait fallu apprendre par cœur ma nouvelle identité. Ne pas hésiter, c'était essentiel !

Cette fois-là, j'avais dépassé Masseube et je roulais vers Seissan. Après un tournant, je débouche sur un barrage allemand ! Impossible de faire demi-tour. Ils m'auraient fusillé comme un lapin ! Je tente ma chance. Je me laisse appréhender, tout comme si ma conscience avait été totalement pure...

- « Papiers ? »

Je tends mes... faux-papiers. Le chef du détachement est un homme âgé. Il m'interroge en mauvais français. Je lui réponds :

- « Je suis sans travail...je cherche du travail, maison bombardée par ces cochons d'Anglais (sic)... »

J'ai pris un air si malheureux !...Il me regarde, compatissant : peut-être lui aussi avait eu sa localité bombardée ? Une seule chose semble l'intriguer :

- « Pas de nom de rue ? Pas de numéro ? »

Je lui dis que Saint-Martin du Touch est un village, un petit village, (je n'y ai jamais posé les pieds).

Je récidive sur le même ton de victime :

- « Tout détruit, tout brûlé...cherche du travail... »

Il tourne son « papier » dans sa main...puis il me fait comprendre que les deux Français interprètes qui l'accompagnent sont allés, là-haut, chercher des vivres. Il fallait donc attendre leur retour...deux miliciens sans doute ! Je ne tenais point à faire connaissance avec ces deux concitoyens-là, vous le devinez sans peine !

Heureusement qu'ils ne descendaient pas. Sans doute s'empiffraient-ils copieusement dans cette ferme. J'ose insister encore. Mon air malheureux n'a pas disparu de mon visage, au contraire !...J'implore. Je dois aller voir un employeur que je ne saurais faire attendre... L'homme paraît partagé entre son devoir et...sa conscience, compatissante, peut-être...Une voiture arrive et qu'il lui faudra contrôler. Sur un petit pont voisin deux jeunes militaires, deux enfants presque, bavardent et fument, quasiment indifférents. Que va-t-il advenir ?...Brusquement, ce « bon » germanique me tend ma carte d'identité. Sans changer de mine, je remercie. J'étais libre ! Je n'appuie pas sur les pédales avec trop de hâte...Mais, quelques centaines de mètres plus loin, dérobé par un tournant, à droite, j'avise un chemin de

terre...alors je sprinte ! J'avais eu chaud ! Cette fois encore la chance ne m'avait pas abandonné.

Il ne fallait pas être cardiaque dans ce métier d'agent de liaison, croyez-le ! Ni surtout émotif...Garder son sang-froid, toujours !

Alban Sabatier

Joindre Tarbes, Auch et même Toulouse à vélo...avec de faux-papiers...ce n'était pas une sinécure !

Cependant, c'était affaire courante...et périlleuse ! Je devais même – je l'avoue – pousser un soupir de soulagement lorsque armés, groupés, ce premier soir, nous pénétrâmes dans la forêt protectrice.

Mais il me fallut encore pédaler, toujours assurer la liaison ! Le problème préoccupant c'était l'achat de pneus si nécessaires et introuvables à l'époque. Une denrée capitale de marché noir ! J'eus la chance d'être l'ami de Alban Sabatier, avant guerre grossiste d'articles de vélo. Ce bon camarade me fut extrêmement précieux :

-« Je ne voudrais tout de même pas que tu te fasses prendre par les « frizous » à cause d'un méchant pneu, ça non ! »

J'étais confus de sa gentillesse. Il se saisissait de ses démonte-pneus, s'attelait à la tâche, et il me remplaçait une enveloppe usée par une autre merveilleusement neuve ! C'était trop beau.

-« Alban, une fois encore, tu me sauves la vie. »

Et c'était peut-être vrai. Un ami véritable Alban Sabatier ! De la trempe de ces amis qui se révèlent quand vous êtes dans le danger, à l'épreuve. Avouons qu'ils se comptent sur les doigts d'une seule main, hélas !

*

* *

Les F.T.P., de vrais guérilleros !

Marcel Prenant le biologiste célèbre, Joliot Curie, Paul Langevin, Charles Tillon... étaient des chefs habiles, comprenant bien qu'avec un armement léger il ne saurait être question d'affronter, en rase campagne, des troupes aguerries, surarmées, comme l'était la Wehrmacht.

Donc, aucunement des maquis de masse voués à l'écrasement, au massacre, dans un combat inégal ! Ils avaient édité une brochure à notre usage, et qui était remarquablement claire. Je l'ai dit, constituer des groupes ne dépassant pas la trentaine, se glissant comme des ombres, à travers la forêt protectrice. Ne jamais séjourner longtemps dans le même endroit. Créer et conserver une précieuse liaison avec la population, au moins avec des éléments sympathisants, avec les F.T.P. légaux surtout ! Le plus discrètement possible, toujours.

Nous pratiquions donc la politique de la masse de maquis et non celle des maquis de masse... comme les militaires l'expérimentèrent au Vercors et ailleurs. Nous étions comme une boule de mercure, insaisissables. Je le répète.

Une embuscade ? Ça se préparait soigneusement. En principe, nous étions avertis du passage du convoi ennemi...

Cependant...il nous arriva de...nous embusquer toute une nuit, et le gibier oublia de passer, ou changea de piste !

C'était là un accident de métier. La prochaine fois, la chance serait nôtre.

Dans cet esprit, je devais lire plus tard un livre soviétique : « La chaussée de Volokolamsk » par H. Beck. Dans mon voyage en U.R.S.S. j'ai vu cette chaussée et songé à ces combats qui clouèrent, aux portes de Moscou, les hitlériens grâce à une stratégie de « guérilla » voisine de la nôtre...

L'embuscade devait avoir un effet de surprise entier ! Elle devait causer à l'ennemi des pertes sérieuses sans que sa réplique soit particulièrement efficace. En principe, nous laissions passer la colonne. Nos feux, nos grenades, atteignaient le camion de queue, un peu avant son arrivée au tournant de la route. Le bruit aidant, les autres camions de tête ne voyaient ni n'entendaient rien, et ne portaient secours que trop tardivement au camion attaqué par surprise...La plupart du temps, les survivants se débattaient ou étaient totalement abattus. On enlevait rapidement les armes et, sans tarder, par un chemin de repli judicieusement choisi au préalable, on gagnait montagne ou forêt ! Ainsi nos pertes étaient presque toujours nulles...les Allemands évitant toujours la poursuite en forêt. C'était donc de la guérilla logique, convenant à notre armement léger et à nos effectifs modestes. Il faut dire aussi que ces embuscades se situaient loin des maisons. Cela pour éviter aux populations des représailles cruelles, comme notre région en connut trop !

Les « naphthalinars », les officiers de 40 dirigeant certain corps franc P... – par exemple – avaient au début sorti leur uniforme, logeaient chez l'habitant, dans la meilleure chambre... Quelques uns, près de Trie, subitement alertés, s'enfuirent en abandonnant leur vareuse à galons d'or au dos d'une chaise !!! Les habitants innocents « trinquaient » : maisons pillées, brûlées, des gens parfois fusillés. Cela, si bien que les villageois craignaient ensuite, comme malheur, l'apparition de tels groupes qui réquisitionnaient dans les étables, malgré les protestations du propriétaire, telle bête d'élevage, tout comme auraient agi les Allemands !

Ce manque de psychologie nuisait à nos installations, même si elles se faisaient rigoureusement au cœur de la forêt, si nous dormions sur des lits de fougères...Il me fallut tel jour longuement parlementer, même en utilisant le patois toujours bénéfique à l'époque, pour convaincre une brave paysanne que notre tactique n'avait rien de comparable à celle de ceux qui nous avaient précédés dans la localité...Nous présentions, et de loin, un danger minimum. En plus nos déplacements s'effectuaient de nuit, et nous étions à peu près indétectables... Finalement la porte s'ouvrit, fraternelle.

Celle-là, d'autres ensuite ! J'allais écouter la radio, librement. Parfois, j'envoyais quelques gars aider aux travaux saisonniers. Ainsi, nous avons vaincu l'hostilité justifiée de ces braves gens...Et quand nous prenions congé d'eux, des larmes glissaient parfois le long de leurs joues :

-« Bonne chance et revenez-nous bientôt ! »

C'était une émotion intense pour les uns et les autres.

Des Français. Des frères. Des patriotes. Ça peut et ça doit exister, non ?

*

* *

Les gorets

Pourquoi ne pas raconter ce souvenir assez insignifiant à première vue et qui devait me tourmenter longtemps, tout le temps où le résultat me resta inconnu ? Peu de chose, diront certains. Pour moi, fils de paysan, cela avait de l'importance. Donc, nous étions dans la région dont je parlais à la page précédente, à Lahitte, près de Trie. La dame dont j'ai déjà aussi parlé, m'interrogea un soir sur un chapitre un peu particulier. Elle avait des petits cochons,

des gorets, à châtrer, cependant que le vétérinaire habituel, n'osant pas sans doute s'aventurer sur la route périlleuse, oubliait de se rendre à la ferme.

- « Georges (c'était mon pseudo, alors), n'auriez-vous pas quelqu'un, dans votre groupe, capable de me châtrer les porcelets. Je payerai un bon souper »...

Au retour, je posais la question. J'avais un boucher, Lasserre...Il me dit qu'il châtrerait sans difficulté les mâles...Les femelles, évidemment c'était plus délicat.

- « Surtout, pas de « carnage », lui dis-je, si tu ne te sens pas capable, arrête. »

Ils revinrent assez tard, un peu « allumés » d'ailleurs...Ils avaient opéré toute la portée ! Plein succès, me dirent-ils !

Je n'étais pas aussi optimiste. La nuit suivante nous quittions le campement. Nous ne devions plus y revenir. Beaucoup d'événements ensuite...Mais j'étais stupidement tourmenté par cette histoire de petits cochons...Réussi ? Pas réussi ?

Deux ans après, je circulais à Lannemezan, un mercredi, jour de marché. Quelqu'un me tapote l'épaule. Je me retourne : c'était une dame...Où l'avais-je donc vue ?

Elle ne me donna pas le temps de réfléchir :

- « Georges, vous allez bien ? Je suis si contente de vous revoir...Vous ne vous souvenez pas ? »

Si, je me souvenais ; c'était la propriétaire...des petits cochons ! Mais qu'allait-elle me dire ? Cependant son visage était rayonnant. Elle me demanda des nouvelles de Chatel (Jean Morère) et des autres. Nous étions déjà assis à une table de café. Il n'était toujours pas question des porcelets ! Puis brusquement, elle me jeta :

- « Vous n'imaginez pas combien vous m'avez rendu service : les petits cochons furent aussi bien châtrés que par un vétérinaire ! »

Ouf ! tout s'achevait bien...L'excellente dame m'invita à lui rendre visite.

- « Si vous le pouvez, amenez avec vous Lasserre ; je lui redois un bon déjeuner, aussi ! »

Hélas ! je n'ai jamais trouvé l'occasion d'aller voir cette personne si attachante ; qu'elle me pardonne. Mais elle me libéra !

*
* *

Il est encore question de basse-cour ou les dindons de Noël

Il est fait, dans le Magnoac, un important élevage de dindons. C'était denrée d'élite, aux temps du marché noir florissant... Aux approches de Noël surtout. Il était difficile de les transporter...surtout sur le porte-bagages d'un vélo ! Une personne, qui nous aidait dans nos tâches clandestines, m'avait prié de lui procurer une paire de ces excellents volatiles...

J'achetais donc une paire de dindons à un ami, qui me fit un prix d'ami ! On les lia solidement l'un à l'autre. Puis je fixais les dindons sur le porte-bagages...Et me voilà pédalant vers la route 117, à vingt kilomètres de là ; jusqu'à destination, il me fallait compter trente kilomètres environ. Cela avec force descentes et montées !

Dix heures du soir. Personne sur la route. Rien d'anormal jusque là. J'avais dépassé Pinas et je roulais via Montrejeau.

C'était proche de minuit lorsque, derrière moi, vers Lannemezan, j'entendis un bruit inhabituel d'autos, de camions...Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner l'arrivée d'un convoi allemand. C'était le 11 novembre 1942 : l'ennemi occupait la zone sud.

Je quittais la route et m'enfonçais dans une forêt de sapins, traînant avec moi vélo et dindons ! Bien dissimulé, je fus le témoin de l'invasion : ils allaient sans doute bloquer la frontière dans le Luchonnais vers le Pont du Roi. A travers les buissons, j'assistais au défilé des autos et des camions bruyants que je distinguais assez mal dans la nuit noire...

Pauvre France ! Encore une épreuve ! Nous étions envahis. Jamais les Allemands n'avaient pénétré dans notre région ! C'était fait à présent. Je me sentis un peu humilié, ulcéré, abattu.

J'attendis longtemps. Rien plus n'advint. Je me décidais à continuer ma route. A tâtons, je cherchais et finalement découvris mon vélo. Mais un vélo vide ! Les dindons s'étaient volatilisés ! Ils ne pouvaient être loin. Je tâtonnais, je cherchais...sans succès. Que faire ? Me fallait-il rester là jusqu'à la pique du jour par cette nuit froide et humide ? Fallait-il les abandonner là ? revenir à l'aube, le lendemain ? Mais alors quelque renard, « pélerinant » dans le secteur, pouvait gentiment les croquer ? ...

Subitement je pensais...qu'en glougloutant on risquait de s'attirer une réponse... dindonne !

Tant bien que mal...j'imitais le « dialecte » des dindons...Ce fut plutôt bien car les deux volatiles répondirent à mon appel par un glouglou qui me permit de les situer, de les capturer et de les rattacher au porte-bagages...Puis je repris la route et je portais, sans autre incident, mes deux passagers à leurs nouveaux propriétaires. Il fallut frapper à leur porte longtemps. Ils ne m'attendaient plus et s'étaient couchés ! Ils s'amuserent énormément de mon aventure...

- « Tu parles français, patois, espagnol, un peu l'arabe, l'espéranto...il te faudra ajouter, à ta riche collection de polyglotte »...

- « Oui, le « dindon » classique ! »...dis-je en riant.

On me servit un bon café (qui n'était pas un café de glands comme il s'en buvait à l'époque). Puis un bon lit...

Libérés, les dindons furent introduits dans un appentis, sur de la paille fraîche...Sans doute qu'ils ne révèrent pas d'Allemands conquistadores ? Moi non plus, d'ailleurs...

*
* *

Un négociant du marché noir

Quelques nuits plus tard, un peu sur le même itinéraire, je ne portais pas de dindons cette fois ! J'avais découvert un mauser dans un grenier du Pouy. Je l'avais soigneusement nettoyé, dérouillé avec du pétrole, puis huilé. J'avais « déverdegrisé » également une trentaine de cartouches. Pris la route dans la nuit épaisse. J'avais chargé le mauser. Ça pouvait être utile ! Une arme allemande qui tirerait sur les Allemands, ça c'était déjà vu, non ?

Je portais cette arme précieuse à l'ami Plantat. Après Garaison, la lune se leva. Il s'agissait de ne pas fermer l'œil. Un peu avant la 117, je vis un individu se jeter de l'autre côté de la haie...Que faire ? après tout nous étions une unité contre une autre unité...Je tentais ma chance. A sa hauteur, je sautais du vélo et le mauser menaçant, je criais : « Haut les mains ! » L'homme, hésitant, se dressa, levant ses bras...Je m'approchais. Je le reconnus. Il me reconnut. C'était Ricaud, restaurateur à Lannemezan. Il prospectait dans les fermes des agneaux hautement appréciés par sa clientèle ! Il comprit dans l'immédiat que je ne pratiquais pas la même industrie ! Toutefois je lui dis :

- « Il est bien entendu que vous ne m'avez jamais rencontré ? »

- « Bien sûr, n'avez aucune crainte. Je suis avec vous. J'aide les maquisards, moi aussi. »

On continua, ensemble, un bout de route.

Avant de nous séparer, Ricaud sortit d'une sacoche une bouteille de byrrh authentique.

-« Buwons un coup, me dit-il. »

Et nous bûmes à la régalade, à même la bouteille. J'allais lui demander pourquoi il traînait avec lui, de nuit, cet introuvable apéritif, mais il ne me donna pas le temps de lui poser la question !

- « J'emporte une bouteille d'apéritif car ça peut être drôlement utile dans le cas où je tomberais sur les gendarmes. »

Sans commentaires.

Puis il m'abandonna la bouteille encore pleine aux trois quarts. Elle fit le bonheur des camarades chez qui je portais le mauser et passais la nuit...

Chance toujours, non ?

*
* *

Journaux clandestins

Ce jour-là je portais des « Humanité » clandestines. Je les avais camouflées un peu partout sous la selle dans le tube du cadre, sous la doublure des vêtements, dans mes chaussures même. Il fallait avoir des ruses de Sioux à l'époque !

Traversant Montréjeau pour me rendre à la gare, où je devais passer à un camarade cheminot, Marius Martre, ma presse clandestine mini format, je fus stoppé par une vieille connaissance, Léon Pujo. Là aussi, il me fallut accepter d'entrer dans un café pour arroser nos retrouvailles et causer discrètement. Léon me dit :

- « Ici, on a, pour moi, du « cinzano » véritable ; je le paye 17 francs. »

Le prix me parut excessif. Léon était argenté. Il paya à la sortie. Je ne pouvais lui rendre la politesse. Je le lui dis. Il me comprit sans peine.

- « Je vais tout de même te payer avec quelque chose, mais un peu dangereux. Ne lui fais pas trop de publicité. »

Et je lui donnais un journal qu'il glissa rapidement dans la poche de sa blouse blanche. Il était contremaître dans une maison de bonneterie, la maison Azum. On se sépara. Un rayon de soleil avait élevé la température. J'avais un affreux blouson « canari » ; on n'avait pas le choix à l'époque. Je l'ôtai. Je le roulai dans un papier puis le ficelais sur le porte-bagages.

A la descente de la côte, la route était grouillante de ces fameux... « Mongols » ! Je n'avais, bien entendu, aucunement l'intention de lier conversation avec ces mercenaires plus ou moins volontaires du grand Reich !...Je descendis donc à ma droite, en souplesse et prudemment, pour éviter la chute. J'arrive à la gare. Je rencontre aisément Marius Martre. Mission accomplie. Je regrimpe en ville. Une autre destination, une autre tâche m'appelle. Je voulais aller, rapidement, dire bonjour à Mademoiselle Mallet. Elle m'attendait. Elle était devant sa porte...dans un état second !

- « Filez, vite, filez...La Gestapo vous cherche ! Léon Pujo a été arrêté ! »

J'appuyais sur les pédales, comme je savais le faire à la quarantaine ! Je ne pris pas les grandes artères mais ces petits chemins dont j'avais le secret...

Ce soir-là, je couchais dans un fenil. Personne pour m'inquiéter...Plus tard, je devais apprendre que l'on voulait connaître de Léon Pujo (il fut arrêté et interrogé à Luchon, puis relâché)* l'identité de l'homme au blouson jaune qui avait si étonnamment disparu ! Il dit que j'étais un client parmi d'autres, qu'il me voyait pour la première fois, que je voulais acheter un pull-over...trouvé trop cher en fin de compte...Le blouson, roulé dans un bout de papier

d'emballage avait, subitement, fait perdre ma piste ! Si j'étais remonté « maillot jaune », j'étais certainement coffré. Avec mon matériel facilement découvert, mon compte était bon. Sans doute expédié là d'où bien peu sont revenus...Le hasard m'avait encore servi !

Il va de soi que je cultivais de mon mieux cette chance. J'étais en plein accord avec le conseil judicieux : « Aide-toi et le ciel t'aidera ! »

J'avais bien compris que la coiffure modifie beaucoup le visage ; un jour un béret à larges bords, une autre fois pointé sur le crâne, à la cascadeur...une casquette modifiable elle aussi. Un mou quelquefois. Je n'ai pas une tête à porter des chapeaux !

Si je vous avouais que, tel moment où le sol semblait trembler sous mes pieds, j'avais songé à emprunter de gré ou de force une soutane à un curé ?

Les curés portaient fièrement soutane à l'époque bénie du Maréchal. Et une soutane vous avait un drôle de crédit ! Pourquoi ne pas en user ?

* Léon Pujó avait accroché sa blouse – avec l' « Huma » dans la poche – quelques minutes avant d'être arrêté ! Ainsi, ce document périlleux fut ignoré de la Gestapo... Heureusement qu'elle n'avait pas eu des yeux à facettes ! Ni le concernant, ni me concernant !

*
* *

Perquisition de la Gestapo

C'était à prévoir. Des maisons brûlaient. Pourquoi pas la maison d'école de Pouy où ma femme continuait à faire classe ? C'était dangereux. Trop. Je décidais de leur faire quitter l'endroit. Mon fils avait une dizaine d'années. Un ami , Pierre Foix, de Mazères de Neste, avait trouvé une « planque ». Ce n'était pas aisé. Les gens ne jouent pas leur tête facilement. Enfin, au confluent de la Neste et de la Garonne, à Baucoulan, Monsieur et Madame Bernat acceptèrent courageusement. Des Espagnols plus patriotes que beaucoup de Français !

Je les connaissais bien. Mais ma femme, ils ne la connaissaient pas. Elle leur arriva avec une fausse identité fabriquée par Monsieur Baratgin, le maire de Lannemezan dont j'ai déjà parlé. Ils avaient donc pédalé toute une nuit sous la pluie avec, comme guide, un de mes compagnons, Edgar Sarrat. Lassés, le gosse surtout, ils frappèrent à une maison d'école : on n'ouvrit pas, une lumière s'alluma. Une fenêtre s'entrebâilla. Ma femme indiqua qui elle était...mais la fenêtre se referma. Les bons samaritains ne courent pas les rues ! Il fallut continuer jusqu'à Montréjeau : trente kilomètres. Puis, le lendemain, Boucoulan.

J'avais vu juste. Quelques jours après, le Gestapo, traversant Lalanne, rencontra le curé. Il bavardait avec Monsieur et Madame Uzac qui faisaient la fenaison. La Gestapo demanda : « Terroristes ? » Très chrétiennement, le curé leur donna mon nom !!! Alors les Allemands l'invitèrent à monter avec eux dans leur véhicule et ainsi leur montrer ma résidence...Le curé comprit tout de suite que c'était trop risqué pour lui. Il refusa ! Alors, les Allemands se saisirent d'un râteau qui traînait dans le pré et ils cognèrent assez durement sur le crâne de l'abbé Secail.

Mais la route n'était pas difficile. Ils arrivèrent sans encombre à l'école de Pouy... déserte. Pas tout à fait, puisqu'il y avait ma vieille belle- mère. Premier geste : cerner en entier la maison ! J'avais prévu naïvement une échelle ! Si j'avais été là, cette précaution n'aurait pas servi à grand-chose ! Ils bousculèrent la pauvre femme. Même ils la poussèrent contre le mur. Elle ne savait rien. Elle ne pouvait rien répondre. Ils menacèrent de la fusiller. Elle en fut réellement commotionnée. Des voisins charitables la prirent en garde...

La maison fut fouillée de fond en comble. Tout ce qui était comestible razzié ! Cette année-là on avait acheté un demi cochon transporté sur nos deux porte-bagages, un beau soir de clair de lune...Un petit baril de vin fut aussi subtilisé. En plus, les économies de la belle-mère prirent le large...C'était des cambrioleurs de...haut vol !

Non sans précautions, averti, je revins chez moi une semaine après. Je n'avais jamais vu pareil capharnaüm. Tout avait été jeté pêle-mêle. Le sol était jonché d'objets les plus divers. J'avais une petite imprimerie « Freinet », on ne l'avait pas emportée. Mais les caractères étaient éparpillés, jonchaient le sol. Ce n'était pas tout de suite qu'elle pourrait tirer, à nouveau, des tracts ! Je ne m'attardais pas. L'endroit pouvait être périlleux pour moi ! J'allais pousser la porte lorsque mon pied buta sur un corps dur. Je me baissais, je ramassais...un saucisson ! Un rescapé, un survivant, un orphelin...Comment l'avaient-ils perdu ? Je le portais à la cuisine du maquis. Puis j'allais rejoindre les autres dans la forêt. Ils dormaient. Je ne sais comment, je ne réussissais pas à trouver le sommeil, tant mes pensées me hantaient !... Je pensais à notre maison dévastée, pillée, puis à ce saucisson inexplicable... Brusquement, j'eus peur ! L'auraient-ils empoisonné ? Il faisait un beau clair de lune. Je cours, je cours aux cuisines. Je cogne violemment à la porte, je fais ouvrir. Je réclame le saucisson...

- « Le saucisson ? eh bien, nous l'avons donné en casse-croûte à un tel, un tel, un tel... revenus très tard de mission et très fatigués. »

Je ne donne aucune explication. Je cours, je cours au maquis...Je savais très exactement l'endroit où dormaient les camarades indiqués. J'avais peur, grand peur... Comment allais-je les trouver ? Morts ? C'était de ma faute. Comment n'avais-je pas songé à l'empoisonnement du saucisson ? Où avais-je la tête ? Quelques foulées encore...Je suis haletant...Et bien, ô joie ! les trois jeunes dorment à poings fermés ! Ouf ! Je me garde de les réveiller...Je suis si heureux ! J'accuse ma « folle du logis », mon imagination débridée...Je ne parlerai à personne de cette alerte ! Pas même aux intéressés qui devaient me dire innocemment :

- « Votre saucisson était délicieux ; quand vous reverrez votre femme, vous la félicitez. Jamais meilleur saucisson... »

Je souris...Et en mon for intérieur de me dire : tout est bien qui finit bien.

*

* *

Où passer la nuit ?

Pauvre oiseau de nuit...ainsi que je me désignais parfois par plaisanterie ! C'était bien de pédaler par des chemins protecteurs, que le chasseur que j'avais été s'était appris à connaître en d'autres circonstances, moins épiques...

Ils étaient caillouteux, étriés, ces chemins...Ils étaient bordés de haies jamais taillées et qui, si utilement elles dissimulaient, elles vous griffaient au passage.

Tout cela pour ne pas tomber stupidement sur quelque patrouille allemande ou vichyssoise, ce qui était pour nous du pareil au même. Les mêmes loups !

Mais où finir la nuit ? Les maisons sûres et accueillantes étaient rares. D'ailleurs, pour ma sécurité et celle de mes amis courageux, je n'avais pas le droit de trop en abuser.

Alors je grelottais dans une cabane de vignes, dans une vieille mesure abandonnée et hantée seulement par les hiboux et les chouettes. Il y avait de la paille et du foin humides, sentant le moisi. Qu'importe ! Je tentais de dormir ainsi, deux ou trois heures, comme un vulgaire « mendigot ».

Parfois une romance, chantée par ma mère, quand j'étais enfant, me remontait en mémoire :

« Pendant que les heureux, les riches et
les rois,
Dorment dans de fines toiles,
Nous autres les parias, nous autres
Les errants,
Nous dormons à la belle étoile ! »

Au moment où j'écris mes souvenirs, vieux de plus de quarante ans, j'ai 83 ans. Ma mère, à la vitalité extraordinaire, vit toujours et elle a 103 ans, une championne !...A l'époque décrite elle était nettement consciente de ce que je faisais, des dangers que je courais. Aussi, je passais souvent la voir. La maison, à flanc de forêt, était isolée. Je pouvais aisément l'atteindre sans être vu de qui que ce fut...Je ne m'attardais pas trop. Le danger rôdait autour de la vieille maison. Si la Gestapo n'était pas venue, les gendarmes, je l'ai dit, avaient fait leur apparition...au rucher.

Mais, parmi les maisons hospitalières, je ne dois pas oublier le café « Provence » à Ausson (Haute Garonne). Bertrand Dupuy, aujourd'hui disparu, m'y accueillait comme un frère. Je lui arrivais toujours minuit passé. Il était couché. Je me saisissais d'une longue perche destinée à cet usage et je cognais à son volet, au premier étage. Il fallait parfois frapper plusieurs fois. Il n'avait pas le sommeil léger et il était, comme il disait plaisamment, « un peu dur de la feuille ». Mais il descendait, à demi habillé. J'entrais. Il tâtait ma poche revolver... Alors, mécontent, de me dire :

- « Tu ne pouvais pas f...ce pétard dans une haie, non ? »

Puis :

- « Naturellement, tu as mangé avec les chevaux de bois ? »

Il ouvrait le vieux buffet. Il y avait toujours des choses excellentes : du poulet froid, de la saucisse, du boudin, le tout arrosé du vin clair de sa propre vigne...Délicieux !

- « Bertrand, tu es ma providence ! »

Alors il souriait et sa bouche large s'écarquillait encore plus.

- « Ce que je donne aux « terroristes », je le reprendrai aux bourgeois du marché noir. »

Il n'y manquait pas d'ailleurs.

Pendant qu'affamé, je dévorais, il s'asseyait en face de moi, non sans avoir soigneusement tiré les volets, puis la fenêtre, puis les rideaux...Tout ainsi était clos, bien clos.

- « Pas de lumière, c'est dangereux par les temps qui courent. Sécurité avant tout ! »

Bertrand savait bien ce qu'il voulait dire et toujours il s'armait de prudence...

Alors, on bavardait à voix basse. De la résistance. De l'Armée Rouge surtout, elle, notre espoir, notre salut certain !

Puis je me jetais tout habillé sur un matelas. Je dormais profond quelques heures. Avant l'aube, je devais être loin, Juif errant que j'étais !...Bertrand avait mis du café dans une casserole, il me laissait le soin de le réchauffer...

- « Puis tu emportes ces vivres de voyage ! »

C'était un paquet ficelé dans un journal.

- « Bonne route. Surtout ouvre l'œil, sois prudent ; on se tirera bien de là ? »

- « Je l'espère. »

J'aurais bien voulu l'embrasser. Mais on ne s'embrasse pas entre hommes. Ca m'a toujours paru un tantinet ridicule.

Je lui serrais vigoureusement la main.

*
* *

Oui, ce problème : comment passer la nuit, était difficile à résoudre. Jamais impossible pour l'homme des bois que j'étais...Un tas de foin, un tas de paille, il n'était pas difficile de s'y creuser...une niche bien abritée, bien chaude ! Comme les chiens. Et c'étaient les chiens qui étaient les plus gênants ! Ils flairaient le vagabond, l'intrus ; alors s'allumait une chorale tout à fait inopportune pour moi qui n'aimait pas la « publicité », à cette époque surtout. Il me fallait quitter ces lieux inhospitaliers, à cause des chiens trop vigilants ! Cependant, avec quelques uns, j'avais réussi à fraterniser ! Ils couchaient près de moi. Je les caressais. Avec eux je partageais mon pain. Ils me léchaient les mains, le visage, à coups de langue tiède. Ils étaient comme un soutien. Ma solitude atténuée.

Nous avions un chien au maquis. Une bête attachante...trop ; à cause de cela, je ne lui faisais pas une excessive confiance. Aurait-il averti le maquis ? Il n'a jamais été mis à l'épreuve, les Allemands redoutant de s'aventurer en forêt !

Il m'arriva, à Tarbes, de passer la nuit dans la roulotte d'un confiseur ambulancier. C'était un des nôtres. Ça sentait bon la confiserie, bien entendu...J'étais tenté. Je ne lui empruntai cependant pas un seul bonbon...à la menthe !

Une autre fois, j'étais chez la sœur d'un mercier qui faisait des affaires d'or à l'époque. J'ouvris un placard à l'aspect de bibliothèque, je comptais prendre un bouquin...La « littérature » consistait en d'innombrables chemises, slips, tricots, que sais-je encore ! Cette fois-là je fus plus tenté que par les bonbons...Et bien, le croiriez-vous, je partis le matin à la pointe du jour et rien ne manquait à la collection précieuse ! Rien. Je devais à mon hôtesse une nuit de repos confortable et si rare. J'aurais été un « salaud » si j'avais pris une seule « liquette ». C'était mon point de vue d'hier, celui d'aujourd'hui aussi.

*
* *

Tarbes

Tarbes, c'est une ville ouvrière. Je l'aime beaucoup. C'est une ville sportive. La pépinière du rugby. Les arsenalistes, les ouvriers d'Alstom, quels solides camarades. Et sans peur.

Tarbes lutte contre l'occupant. Son maire, Monsieur Trelut, fut déporté et mourut en déportation. Beaucoup avec lui. Des fusillés. Le père de Valmy (l'ex-champion de France des 100 mètres) entre autres ! Déporté aussi le docteur Jean Lanzac. Beaucoup de Tarbais, donc, dans la Résistance !

Pour détourner, abuser l'activité résistante tarbaise, les Allemands inventèrent, par exemple, un bombardement « anglais ». Leurs avions jetèrent des bombes sur la ville ! On ne s'y trompa point. Un autre jour, pour disqualifier les destructeurs du réseau, les Allemands firent dérailler le train ouvrier Tarbes-Lourdes, et les « journaux allemands de langue française », comme nous les appelions, fidèles à la voix de leur maître germanique, d'accuser les Résistants, les « terroristes » comme ils disaient...

Mais ce mensonge fit long feu. Le crime ne profitait pas aux patriotes. Il profitait aux Allemands, donc...

La voie ferrée Tournay-Capvern sautait bien souvent ! Bien entendu, c'était une gêne pour les voyageurs qui devaient descendre la fameuse côte, alourdis par leurs bagages...Mais le trafic allemand était paralysé. Et c'était le but à atteindre. Ce n'était pas compris par tout le monde, hélas...

Jamais on n'avait vu autant de cyclistes comme à cette époque ! Les pneus étaient rafistolés jusqu'avec des tuyaux d'arrosage ! Ce n'était pas mon cas heureusement, et je veillais sur mon vélo car il avait des voleurs de bicyclettes, ailleurs qu'en Italie ! Des vélos étaient utilisés par des gens dont l'auto avait été réquisitionnée, soit interdite de circuler.

Des cyclistes de tous les âges, des gras, des maigres, des longs, des courts, des femmes, des gosses, tout ce monde pédalait direction Tarbes. Ces gens, dont beaucoup n'avaient aucune qualité pour le sport, pédalaient ferme dans le plat, bénissaient les descentes et pensaient que les montées étaient une malédiction du ciel ! Parfois il m'arrivait de m'accrocher à quelque gazogène poussif, à quelque camion. Parfois le chauffeur, incompréhensif, inamical, pour me décrocher, appuyait brusquement sur l'accélérateur. Je n'insistais pas...

Le long de la route, on liait conversation avec le « deux roues » voisin. On apprenait parfois des choses très utiles...Parfois, celui qui croisait, par un signe discret nous annonçait une présence indésirée : « Les flics, les frizous ». On savait ce qu'il restait à faire.

Après Tournay, sur une hauteur, à droite, direction Tarbes, se dresse un monument de pierre grise. Là furent fusillés des radios clandestins. Se voyant pris, ils avalèrent certain document majeur. On m'a dit que pour tenter de récupérer ces documents, les Allemands éventrèrent les corps. Je ne garantis rien. Toutefois, c'est bien du domaine du possible ...

*
* *

L'affiche de Mein Kampf à Montréjeau

Et si nous changions de décor ? Par exemple vous parler de « Mein Kampf » ? Avant guerre, le P.C.F. avait édité de grandes affiches avec la tête caricaturée d'Hitler, avec des textes significatifs extraits du fameux « Mein Kampf ». Hitler ne dissimulait nullement ses desseins de régler le sort de l'Europe en général, de la France en particulier. Ce travail d'alerte du P.C. servit-il à quelque chose ? C'était prêcher dans le désert tant les gens étaient insensibles à l'orage qui menaçait de fondre sur leurs crânes, dans un avenir proche !

Donc, en 1943, je m'étais procuré, chez Jean Fournier, à Saint-Gaudens, une de ces affiches. Je l'enroulais soigneusement et je la ramenais à Montréjeau, chez un ami où je devais passer la nuit. Averti, un autre camarade, Pierre Foix, de Mazères, vint nous rejoindre. Nous discutâmes longuement. Je leur montrais la fameuse affiche...Qu'allions-nous en faire ? Finalement, on se mit d'accord pour la fixer à un endroit bien passant...Ce fut la pierre du monument aux morts, entre la mairie et l'église, tout près de la rue principale ! On prépara deux baguettes. Un fil de fer. Et tard, très tard, alors que tout le monde dormait, nous voilà, sans bruit, hissant notre publicité antihitlérienne en haut du monument !

Le matin, elle devait multiplier attroupements et...commentaires divers... Les uns disaient : « Quelle gueule ils lui ont fait ! Regarde moi-ça ! » C'étaient les plus hardis.

Les autres souriaient, mais hâtaient le pas...on ne sait jamais ce qui peut arriver...vaut mieux ne pas s'en mêler. Quelqu'un alla avertir Monsieur le maire.

Ce monsieur était un notable...notamment Pétainiste, comme il se devait ! Pétain triait au mieux ses représentants-valets...

« L'alcade » se déplaça. Il en eut le souffle coupé ! Catastrophe...Qui avait bien pu faire ça ? N'y aurait-il pas des repréailles contre lui ?

Des communistes certainement. On n'aura donc jamais la paix avec ces sales communistes ? Il fit appeler le garde-champêtre :

- « Enlève-moi ça...et vite ! »

Le garde, docile, avec plus ou moins de difficultés, décrocha l'affiche dangereuse ! Elle fut brûlée sur le champ : un autodafé à Montréjeau !

Toute la journée et les jours suivants, on parla et reparla de l'événement – pourtant mineur – . C'était, tout de même, un drôle de pavé dans la mare aux grenouilles, assoupies jusque-là.

Mais qui donc a pu faire le coup ? Et cette gueule d'Adolphe, où a t-on pu la « dégoter » ?

Le mystère restera entier. Jusqu'à ce jour ! Hitler mort et avec lui « Mein Kampf ». En êtes-vous tellement sûr ? Vous avez arraché l'ivraie ? Le sol, qui lui a été bénéfique subsiste ... Certainement qu'un nouveau « Mein Kampf » aurait déjà ressurgi si...le serpent n'avait pas été tronçonné en deux ! Vous savez par qui ?

Il est encore fécond le ventre d'où est sortie le bête immonde...

*

* *

Ma première rencontre avec Charles de Gaulle

Comme tous et chacun, je connaissais l'existence de De Gaulle, l'auteur de « Au fil de l'épée » et qui aurait été préfacé par le Maréchal Pétain, lui-même. Par contre, je n'avais pas lu cet ouvrage...Je n'avais pas davantage entendu l'appel du 18 juin. Donc, ce n'était pas à cet appel que j'avais obéi quand j'étais entré dans la Résistance.

Cette soirée là, j'étais passé chez Edouard Toujas, une des « boîtes à lettres » les plus sérieuses du Plateau de Lannemezan. C'est lui qui, aidé de son voisin, captura deux soldats allemands fuyards. Il fallut le faire, oser...Ces gens là étaient armés et l'on ne pouvait savoir, de prime abord, quelles étaient leurs intentions...

Toujours souriant, avec son accent parisien, sa naturelle distinction, il tranchait parmi les « indigènes » de son village, Pinas ! C'était un homme qui avait connu la guerre, la vraie, ces combats meurtriers de Verdun où il fut gravement blessé...Chez lui, c'était la maison de l'amitié, de l'hospitalité, un refuge pour le pourchassé que j'étais. Je n'oublierai jamais la gentillesse de Madame Toujas, ni le sérieux et l'intelligence de leur jeune fille Louise...

Toujas avait beaucoup de contacts avec les camarades de Lannemezan. Il était également lié avec Tarbes par un commis-voyageur des plus sympathiques, Biran. Et Biran dissimulait, parmi sa marchandise coutumière, une autre « marchandise » plus dangereuse, plus explosive parfois. Ce soir-là, il avait apporté des journaux clandestins...

Edouard brûlait de me les montrer...Il les avait prudemment dissimulés dans son fenil, au-dessus de la crèche des vaches...Nous voilà donc grim pant précautionneusement la vieille échelle branlante. Au fenil, le crochet pour arracher le foin servait de point de repère...Ainsi, Edouard plaçait ses documents, par exemple à deux ou trois empan tantôt à droite, tantôt à gauche du crochet. Il les enfonçait profond, les recouvrait ensuite bien soigneusement de foin. Qui pouvait deviner ? Personne...

Mais ce jour-là, distraction, nervosité, il ne parvenait pas à retrouver ce qu'il cherchait : « Quelqu'un les aurait-il pris ? »...On craignait tout à l'époque ! Je collaborais à la recherche. A un moment, je mis la main sur les précieux mais dangereux documents !

- « Les voilà » dis-je, et je tendis le petit paquet...

- « Je suis bien content de les retrouver ! »

- « Peut-être ta femme aura déplacé le crochet ? »

- « Peut-être ! »

Tout en parlant, il prenait un journal sur papier pelure d'oignon et mini format. C'était « Combat ». En première page je vis...de Gaulle ! Un général bi-étoilé, rajeuni à la « jeune premier » ! Il n'y avait que le buste et on ne pouvait « auner » sa haute stature. Aussi, le grand nez vous avait été atténué par un photographe habile. La présentation de l'homme providentiel avait été soignée !...

Cependant, ce visage manquait de chaleur humaine. Il ne me séduisait nullement, le général ! Est-ce parce que je ne crois pas au surhomme ?...

Je parcourus le texte. Tout à l'éloge du général. La brosse à reluire est manipulée avec zèle en tout temps, en tous lieux, par une race peu disposée à disparaître : celle des courtisans et des croyants. Le culte de la personnalité est desservi par d'innombrables « cultivateurs ». Ils ne sont pas tous des flagorneurs intéressés, des courtisans, d'ailleurs tout prêts à tourner casaque le lendemain.

Il existe une masse de croyants, des simples pour la plupart. Ils sont abusés par le son des cloches, la griserie de l'encens prodigué à narines que veux-tu. Ils sont conditionnés, intoxiqués, fanatisés souvent, naïfs toujours !

Il leur faut des hommes prophétiques miraculeux, miraculeusement descendus du ciel et porteurs d'évangiles et d'espoir ! Je pense que Charles de Gaulle avait toutes les qualités pour jouer ce rôle. Il l'a joué avec plus ou moins de bonheur, de réussite, d'ailleurs...

Mais a-t-il songé suffisamment à la foule innombrable de Français, surtout de Soviétiques, d'Anglais, d'Américains qui par leur sacrifice immense lui ont ouvert les portes du Temple ? Je ne le crois pas !

Les Résistants, les F.T.P. surtout, ont grignoté le pain amer de la déception.

Des Pétainistes qui, hier, allaient la main dans la main avec les hitlériens, ont été rapidement blanchis et ont sauté, cyniques, sur les postes de gouverne !

Les « pieuses » Éminences épiscopales qui vous disaient « Pétain c'est la France, et la France, c'est Pétain » ont fait chanter des Te Deum à la gloire du nouveau maître...

Et elles aspergent d'eau bénite la croix immense qui s'élève jusqu'au ciel à la mémoire éternelle du Général !

A Colombey-les-deux-Eglises, ce village au nom prédestiné !
Riches en haut – Pauvres en bas ! Ainsi soit-il ! Inch Allah !

*

* *

Les deux Marius Celui de Marseille d'abord !

La grande cité phocéenne souffrait de la faim. Une institutrice résistante m'avait demandé de vouloir bien accueillir un jeune qui souhaitait, à la fois, échapper à la faim mais aussi à sa mobilisation au S.T.O. On convint de son arrivée en gare de Montréjeau.

Une fois de plus, ce matin-là, je déroulais, à bicyclette, le ruban de trente cinq kilomètres... J'arrivais avec un léger retard sur l'horaire... Cette collègue avait découvert, je ne sais comment, l'hôtel du « Parc » à Montréjeau. Elle m'en avait averti, mais je n'avais pas reçu son mot. Donc, je filais vers la gare. Tout à coup, près de l'ancienne bastide, brûlée depuis, j'aperçus un joyeux drille, grand, efflanqué, un sac de montagne sur le dos et qui, avec beaucoup de gestes et en pur marseillais inimitable demandait : « l'hôtel du Parc » ! Et l'hôtel du Parc était là devant son nez !

Je ne m'y trompais pas : « Voilà mon homme. » Mais pourquoi demande-il l'hôtel du Parc ? C'est le siège de la Gestapo ! En deux bonds je me saisis du client...qui m'expliqua tout. Il l'avait échappé belle ! Une question de secondes. Moi aussi d'ailleurs car...il possédait mon adresse !

Encore une fois, la chance. Je lui fis faire cinq kilomètres à pied, le sac sur le porte-bagages de mon vélo...Nous atteignons la maison de ma sœur à Saint-Paul. Là, nous avons déjeuné en famille. Puis pour Marius (il s'appelait ainsi !) ma sœur prêta son vélo. Et nous voilà pédalant jusqu'à Pouy !

Étrange bonhomme : il semblait être tombé de la lune. A ne pas y croire ; toute flore lui était étrangère. Pas capable de distinguer un chêne d'un châtaignier, un peuplier d'un pommier !

Je le conduisis chez un brave cultivateur dont le fils, également prénommé Marius, était parti, forcé, vers la brumeuse Allemagne...(Un peu plus loin, il sera question de l'odyssée de Marius n° 2 !) Intéressons-nous au n°1, de stricte obédience marseillaise celui-là !

Dévoré par la faim, il se jeta sur le bon casse-croûte qui lui fut généreusement servi. Il avait le verbe haut, le geste abondant, remplissant d'étonnement ses hôtes peu habitués à cette exubérance ultra méridionale...Tous les animaux de la basse-cour l'intriguaient fortement. Il n'en avait jamais tant vu ! Pour lui, c'était une ménagerie, avec le mystère de tous ces animaux divers. Il interrogeait, observait...infantile ! Les vaches lui semblèrent lourdes de menaces avec leurs cornes pointues. Il les regardait avec défiance, crainte. Et c'était justement avec les vaches qu'il devait être confronté le lendemain !

Chose sans problème pour tout autre, surtout que le chien, berger des Pyrénées, était excellent.

Hélas, pour Marius n° 1, ce fut une véritable descente aux enfers ! Tous ces fauves, qui le regardaient avec leurs gros yeux noirs et ronds...Toutes ces cornes pointues et si menaçantes...Laisse seul dans l'arène...Il prit soudainement peur et regagna la maison, complètement dépassé par l'événement !

Je l'exhortais, je voulus le mettre en confiance. Je tapotais les vaches. Monsieur Dastugue l'amena avec lui à l'étable pour qu'il fut témoin de la traite. Enfin, tout entreprendre pour lui faire entendre que ce qu'il croyait être des fauves prêts à se jeter sur lui et à le larder à coups de cornes étaient des ruminants paisibles, même...amicaux !

Nous ne réussîmes pas à le conforter, à le persuader de son erreur. Nous ne manquâmes pas de lui dire que les hitlériens...Rien à faire ; Marius voulut à tout prix rejoindre le pays des olives.

Ainsi, le surlendemain, à l'aube, je reconduisis à Montréjeau le « touriste marseillais » comme nous devons l'appeler par la suite. Le train emporta ce jeune qui, selon moi, n'avait aucunement l'étoffe d'un réfractaire...

Par la suite, je devais apprendre qu'il s'était convenablement comporté avec les F.T.P. urbains !

Je m'étais donc trompé ? Peut-être, comme pour Antée, avait-il fallu, à Marius de Marseille, le support invincible de la terre natale ?

*
* *

Et l'autre Marius ?

Le fils du sympathique cultivateur dont je viens de parler, s'appelait également Marius. Or il fut appelé au S.T.O...Il était fils unique, doux, timide, obéissant, un peu complexé par l'amour abusif de sa mère. Elle n'était d'ailleurs pas unique dans le genre, Anna ! Les mamans glousses se dépassent pour un fils unique, uniquement pour elles ! (Ah, les Spartiates...étaient-ils sages !)

Donc, personne ne fut surpris de la désolation d'Anna. Ce départ fut déchirant. Les larmes : ses yeux étaient deux fontaines ! Les jérémiades n'arrêtaient pas. Qu'allait devenir son Marius, lui qui n'avait jamais quitté le village ? Et de geindre et de regeindre. Sincèrement, chacun compatissait à la douleur de cette mère au cœur ulcéré. D'autant mieux que c'était une famille hautement estimée. Et Marius, si comme dit le vulgaire, n'avait jamais cassé trois pattes à un canard, n'en était pas moins un excellent garçon, timide mais si serviable...Oui, et comment allait-il se débrouiller dans l'aventure ? Aventure, si extraordinaire pour lui...surtout ?

Chaque jour, Anna le cœur à vif, attendait le facteur. Désolée, chaque jour, elle quittait le préposé en pleurant. Aujourd'hui encore Marius n'avait pas écrit ! Que faisait-il donc ? Et les braves commères de la consoler, de l'encourager. En vain ! Anna restait inconsolable... J'étais comme les autres. Je voyais mal notre Marius se défendre à travers les multiples épreuves qui l'attendaient dans ce pays hostile. Je ne manquais pas de reconforter cette mère dont mille échardes perçaient le cœur...J'étais, hélas, conscient de la vanité de mes paroles consolatrices !

Le père s'extériorisait beaucoup moins, on le comprenait. C'était un homme. Il avait quitté son village puisque, à vingt ans, il avait fait son service, sauf erreur, au 117^{ème} d'artillerie lourde à Toulouse.

Mais, si aucune lettre de Marius n'arriverait, les femmes pressentaient qu'Anna... deviendrait folle...

Tel soir le maire de Pouy m'avait convoqué pour un travail de mairie. Déclarations de récoltes sans doute. Ces Allemands étaient insatiables. Des doryphores dévorants ! (Il faut vous dire – il y a prescription à présent ! – que ces déclarations étaient « patriotement » fraudées dès le départ).

Puis, après avoir terminé nos « statistiques » nous allions nous asseoir auprès d'un feu gaillard, tout en écoutant Radio-Londres ou Radio-Moscou...La maison était isolée près du ruisseau, le Cier. Les volets étaient tirés. Ce soir-là, je me souviens, la pluie tambourinait. Dehors la nuit était d'encre. Les chiens veillaient dans la paille tiède de la grange. Aucun intrus n'était à craindre. Nous continuâmes près du feu nos dissertations. Déjà, l'espoir d'une fin victorieuse nous réchauffait le cœur.

Cependant, la victoire était loin, beaucoup de sang coulerait encore !!!

Puis l'on parla de Marius ! C'était leur cousin. Je soulignais l'écrasante douleur de la mère...Mieux aurait valu gagner le maquis avec les autres...J'avais le sentiment de monologuer...Drôle ? On avait des airs énigmatiques. Ils se regardaient entre eux. Je m'interrogeais. Je ne comprenais pas...C'était anormal.

La jeune femme du maire, Henriette, me sourit, puis éclata de rire...Je compris encore moins. Enfin, elle me dit :

- « Venez avec moi ! »

Je la suivis, légèrement perplexe...On traversa la cour et ses flaques d'eau. Elle ouvrit la porte de l'étable tiède, alluma l'électricité puis elle dit :

- « Marius, quelqu'un vient te voir, n'aie pas peur ! »

Dans un angle de l'étable, que vois-je ? Une tête un peu ahurie, arrachée du sommeil, les cheveux noirs ébouriffés, pleins de brins de paille. C'était Marius ! Marius le S.T.O...qui n'écrivait pas à sa mère si affligée !!!

On avait dressé un lit de camp, une paillasse. Il faisait tiède grâce à la présence des vaches. Marius n'était pas à plaindre.

Mais quelle surprise pour moi ! Je serrais la main du héros. Je causais un instant avec lui... Décidément, Anna était une comédienne magistrale !

Retour près de la flamme de l'âtre, on me fournit d'autres explications. Si, la nuit venue, Marius venait rejoindre l'étable comme un grand Jésus traditionnel, aux aurores, sans faute, il allait se camoufler à cinq cents mètres de là, dans la grotte creusée à flanc de talus d'une vigne isolée, appartenant à Monsieur le Maire. Cette excavation servait d'abri pour les viticulteurs et leurs outils. On lui apportait le repas de midi. Un jour, j'allais le voir avec son cousin, je lui apportais deux romans pas bien compliqués, certes ! Il jeta un coup d'œil sur cette littérature. Lire un livre ? Ça ne lui était jamais arrivé ! Il refusa mon offre. Ainsi je demandais au troglodyte :

- « Mais comment passes-tu ta journée ? »

- A rien...l'après-midi, je dors »...(sic)

Marius n'était pas un intellectuel bien sûr !

Il mena donc cette vie « terre à terre » d'homme des cavernes jusqu'à la fin de l'orage. Je ne sais si Anna continua, au même rythme, ses soupirs de mère inconsolable ?

Je devais moi-même, à cette époque, changer de secteur. Je pense qu'elle continua à attirer sur elle la compassion du Landerneau féminin car, très certainement, Marius persista à ne pas écrire...

Enfin, quelque soir, notre héros dût revenir de la guerre, prisonnier libéré – glorieux ! Surtout en bonne santé. N'était-ce pas là l'essentiel ?

A souligner : il n'aura pas contribué, comme ces milliers d'autres, à forger la machine de guerre d'Hitler, Marius, ce pratiquant de la Résistance passive...

*

* *

Jean Morère

Jamais Castelnaud Magnoac n'oubliera Jean Morère. « Lou Mourèro » comme on disait en patois gascon quand on parlait de ce bon colosse souriant et qui était, et qui restera, la fierté de ce bourg juché sur une hauteur du Magnoac...

S'il était paysan – il avait un joli élevage de vaches – il n'en avait pas moins un esprit curieux qui le faisait s'intéresser à tout. Il lisait beaucoup de revues, surtout scientifiques. Ainsi, un jour, à mon grand étonnement, il me fit une véritable conférence...sur la désagrégation de l'atome. Je ne m'étais jamais intéressé à la question. J'avais même difficulté à le suivre. On craignait à cette époque que l'apprenti sorcier ne fut dépassé par l'événement, que la désintégration en chaîne serait, peut-être fatale au globe qui pourrait se désagréger et les locataires avec...

Il vivait seul – avec son chien Toto – dans le quartier de Carole, sur la route d'Auch, coupée à l'endroit par celle qui joint Castelnaud-Magnoac et Boulogne-sur-Gesse. On rencontrait souvent Morère au garage Duthu, un autre garçon sympathique et qui pratiquait, lui, l'aviation. Alors c'était des discussions sur l'automobile, sur l'aviation...

Et Morère était énormément au courant des inventions les plus récentes. Mais avec moi, il causait politique. Une politique critique. Il était comme Saint Thomas et ne s'embarquait pas

à la légère. Il lui fallait des preuves. Des preuves dans les actes. Les paroles ? C'était si souvent tromperies pour appâter les clients...Morère se méfiait, restait prudent, observait. Il n'avait pas la mémoire courte, lui...

Il aimait la plaisanterie. Je le taquinais. Mais il me rendait la monnaie, souvent caustique !

Il lui arrivait de me dire :

- « Les amis ? J'en ai peut-être deux ou trois, mettons quatre. Je m'empresse de te dire que je te mets dans le nombre. Les autres ? Je ne me risquerais pas de les mettre à l'épreuve... »

Puis, souriant, d'ajouter :

- « Si tu veux un ami, achète un chien... »

Mais Toto ne fut pas un ami à toute épreuve. Quand le capitaine Morère, chevalier de la Légion d'Honneur, après un peu moins d'un an d'absence, alla chercher Toto laissé sous la garde d'amis...Toto ne reconnut pas son maître !

- « Il ne vaut pas le chien d'Ulysse ton Toto !... »

-« Vrai, mais je pensais qu'il...en voulait à l'uniforme, qu'il était antimilitariste ?...Alors, j'allais chez moi et revins costumé en paysan. »

- « ? »

- « Pas plus de chance ! »

- « Si tu veux un ami achète un chien ; c'est bien ce que tu me disais ?... »

Mais bientôt l'on revit, à Carole, tout comme avant, Morère et Toto. L'un devant, l'autre derrière. Comme ces ménages infidèles mais qui sont assez intelligents pour oublier et renouer sans rancune.

Morère était comme moi de la classe 22. Je l'avais bien connu à Auch aux challenges qui avaient lieu sur les Allées d'Etigny. Je pratiquais les courses de fond (tour de ville) et demi-fond : 1500 mètres. J'étais à l'École Normale. Lui au lycée. La spécialité de ce costaud était le lancer du poids. Spécialité dans laquelle il restait invincible !

Invincible plus tard lorsque, soit au Stade Toulousain de la belle époque, soit comme international, il jouait première ligne : un vrai mur inébranlable !

Il était doué d'une force herculéenne lui permettant des exploits physiques que les gens de Castelnau ne sont pas prêts à oublier. Ce n'était pourtant pas un « casseur » et faisait si rarement étalage de sa force.

Je me souviens d'un soir où il jugea peu prudent pour lui et pour moi de nous attarder dans le secteur. Ainsi me conduisit-il vers une ferme inhabitée et perchée sur un coteau abrupt. Il avait plu et j'avais des sandalettes. Je commençais à avoir les pieds mouillés. Il s'en aperçut :

- « Monte sur le vélo, je te pousserai. » J'hésitais...

- « Oui, monte...tu aurais les pieds trempés, là-haut. »

Il me fit gravir le pré jusqu'à la maison, rapidement, tant sa force était grande !

Il arracha du foin et en emplît la crèche vide.

- « Allonge-toi et tâche de dormir. »

Ce que je devais faire. Lui, il escalada l'échelle pour gagner le fenil...Vers deux heures, je l'entendis descendre...sans bruit pour ne pas m'éveiller...Un peu plus tard il revenait. Il portait une couverture !

- « Tu toussais. J'ai pensé que tu avais froid. Enroule-toi bien là-dedans et dormons un peu plus ! »

Le lendemain, de très bonne heure, je partis sur Montréjeau...Il me fit chauffer le café. Puis il me demanda si j'étais armé :

- « J'ai toujours mon 7.35. »

- « Fais voir. »

Je lui tendis mon arme, machinalement...

- « Aujourd'hui, tu as un trop long trajet à faire. Ce « pétard » va rester ci. Tu le prendras au retour... »

Par comble de prudence, il le glissa dans un tronçon de chambre à air d'auto, lia les deux extrémités avec un fil de fer... puis jeta le paquet dans la mare.

Hélas, je ne devais plus jamais revoir cette arme ! Morère eut beau, en utilisant un râteau de fer, prospector et reprospector : il y avait tant de vase qu'il ne put repêcher le précieux paquet. J'étais désolé. Lui, pas très glorieux non plus...

Au maquis, durant quelques jours, il porta sur son épaule une sorte de mortier anti-chars. C'était lourd, très lourd, lui seul pouvait le porter ainsi ! Mais un jour il me dit :

- « On ne va jamais utiliser cet engin. Je vais le mettre « en conserve », moi aussi ! »

Sans doute en avait-il assez de jouer au fort des Halles ?

En 40 il était lieutenant d'artillerie. Il fut chargé d'une mission spéciale. Il dirigeait un commando d'arrière-garde chargé de faire sauter les ponts devant l'ennemi. Il avait donc traversé sous les balles, à la nage, des rivières. Il n'en parlait jamais. Il me l'avait dit, un certain soir qu'il était en verve. C'était un modeste. Mais un courageux. De lui-même, il décida de monter avec la colonne Schneider. Cette colonne hardie qui brava tous les obstacles (chemins de fer et routes détruits) pour atteindre Autun...

Les maquisards du capitaine Morère libérèrent ensuite Gérardmer.

Il m'écrivit ce 23 novembre 1944 :

« Mon vieux camarade,

J'ai une nouvelle assez grosse à t'annoncer : Dimanche 19, le capitaine Morère en tête de sa compagnie, après une marche d'approche de quatre kilomètres entre à Gérardmer à 14 heures précises, précédant les chars et toutes les autres unités de plus de deux heures...

Accueil de la population délirant, fantastique, tous en pleurs, femmes et hommes.

Le Maire m'a fait dire qu'il donnerait mon nom à une rue de la ville ! J'espère que ce n'est qu'une plaisanterie...

Le lendemain nous reprenons notre marche, toujours en tête. Essayons un bombardement du tonnerre de Dieu par mortiers. Suis blessé, peu gravement ; éclat de torpille ; moral des maquisards magnifique !...Et pourtant, nous marchons depuis quinze jours avec de la neige jusqu'aux genoux...Mal équipés. Dormons dans la neige. Aurai convalescence bientôt. Te verrai avec plaisir.»

Morère, 1^o Bataillon
S.P. 500.23

Il m'écrivait une autre fois :

...« Cependant je ne saurais trop te féliciter pour l'action que tu mènes. Tu es plus utile que cent fusils ! Je sais qu'un travail immense nous attend et je crains que nous manquions d'hommes tels que toi...C'est-à-dire intègres, désintéressés, clairvoyants, actifs et ...vindicatifs au besoin. Ah ! J'oubliais : et bon cycliste ! Mon pauvre vieux : je te vois sur ton « clou » courant les routes de nuit et de jour.

Nous vivons des heures difficiles...Je t'assure mon vieux qu'il faut une forte dose de fatalisme et aussi de discipline pour accepter des situations que l'on sait inacceptables... »

Quelques temps après, dans les Vosges, il fut blessé très gravement, une balle lui traversant la poitrine. Et il ne dût de survivre qu'à sa robustesse extraordinaire. Il revint, moins d'un an après, le capitaine Morère, chevalier de la Légion d'Honneur. Il continua son travail de paysan sans prétention aucune. Je le voyais souvent à Carole, souvent au garage Duthu. Nous égrenions nos souvenirs :

- « Te souviens-tu, c'est moi qui t'appris la victoire de Stalingrad ? »

Et c'était exact ! Je le vois encore : jour de neige. Un samedi, Morère poussait un veau au marché. J'arrivais derrière lui à bicyclette. Je m'arrêtais. Il m'annonça la grande nouvelle. Il avait écouté la radio anglaise. Tous les deux, nous étions le cœur gonflé de joie.

- « Oui, le plus beau jour de ma vie ! Je compris qu'Hitler était flambé ! »

Puis un jour, Radio-Toulouse consacra quelques instants pour faire l'éloge de Jean Morère : il était mort !

Il vivait seul, personne pour alerter un docteur...C'était cruel, injuste. Il devait vivre encore longtemps, notre grand ami, Jean Morère !...

*
* *

POUR CONCLURE :

« Les Résistants de 1945 sont parmi les plus glorieux, les plus valeureux combattants de la Résistance, ceux qui méritent le plus d'estime et le plus de respect parce que, pendant plus de quatre ans, ils ont courageusement et héroïquement résisté à leur ardent et fervent désir de faire de la Résistance. »

Pierre Dac

1985 – Jean Lezan

Ex. FTPF. Commissaire aux effectifs
Croix de guerre, étoile d'argent,
Médaille de la Résistance,
(Ministère de l'Éducation Nationale).

POSTFACE

DEFENDONS LA PAIX

« Notre société avec sa misère économique, ses guerres, sa démence politique, cédera la place à une nouvelle société dont le principe international sera la PAIX, car chaque peuple n'aura qu'un seul maître, le TRAVAIL. »

Karl MARX

« Triste époque que celle où il est plus difficile de briser un préjugé qu'un atome. »

EINSTEIN

*
* *

Karl Marx parlait or, mais beaucoup de choses ont freiné son beau rêve. Et les préjugés, les incurables habitudes qui sont granit ! les « esprits forts » vous diront par exemple : il ya toujours eu des guerres, il y en aura toujours. Ils vous diront encore : il y aura toujours des riches et des pauvres. Mieux : que feraient les pauvres s'il n'y avait pas de riches ? (Jamais ils ne vous posent la question inverse !)

Tous les médias règnent sur les puissants moyens d'information, plus juste de résignation, d'abdication à la loi d'airain des capitalistes, tout puissants. Et la machine ronde de toujours tourner dans le sens de l'exploitation de l'homme par l'homme. Dans le sens aujourd'hui de la bombe atomique, de la guerre bactériologique, chimique, et de toutes les horreurs de fin du monde, si les travailleurs clairvoyants enfin, ne se refusent à l'apocalypse.

La paix nous devons la défendre bec et ongles. C'est notre combat essentiel. C'est défendre vie et survie de l'humanité toute entière.

GUERRE A LA GUERRE ! AVANT : trop tard après...

1985 – Jean LEZAN

*
* *